
De l'oïbwa au dakota : pour une analyse transformationnelle des langues amérindiennes

Emmanuel Désveaux et Michel de Fornel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jsa/3147>
DOI : 10.4000/jsa.3147
ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006
Pagination : 165-201
ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Emmanuel Désveaux et Michel de Fornel, « De l'oïbwa au dakota : pour une analyse transformationnelle des langues amérindiennes », *Journal de la société des américanistes* [En ligne], 92-1 et 2 | 2006, mis en ligne le 15 janvier 2012, consulté le 11 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/3147> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.3147>

**DE L'OJIBWA AU DAKOTA :
POUR UNE ANALYSE TRANSFORMATIONNELLE
DES LANGUES AMÉRINDIENNES**

Emmanuel DÉSVEAUX * et Michel De FORNEL **

On a pendant longtemps tenté d'établir une classification des langues du Nouveau Monde sur une base génétique, en transposant les méthodes qui ont consacré le succès de la grammaire comparée. Des travaux récents ont toutefois montré les limites de cette approche tout en remettant en cause les idées précédemment admises sur la classification dite « consensuelle » des langues nord-américaines. L'objectif de cet article est de proposer une approche typologique radicalement nouvelle de la diversité des langues nord-américaines en s'inspirant directement des *Mythologiques* de Lévi-Strauss et de son concept de transformation. Comme avec la mythologie, la dimension sémantique doit être prise en compte. Une comparaison entre les grammaires d'une langue algonquienne et d'une langue sioux sert de première illustration des liens de transformation logique qui unissent deux familles linguistiques considérées jusqu'alors comme étant fondamentalement distinctes. Un parallèle se dessine entre les résultats obtenus et ceux que produit, au niveau de leurs principales expressions rituelles, la comparaison entre les cultures sioux et algonquienne. [Mots clés : classification des langues, typologie, grammaires, familles linguistiques sioux et algonquienne, hiérarchie des personnes, hypertransitivité, intransitivité clivée, mythes, rites, Sapir, Lévi-Strauss.]

From Ojibwa to Dakota : the analysis of North American Indian languages according to concept of transformation. Since linguists tried to classify the languages of the New World they were using the same genetical model which lays at the base of the classification of Indo-European languages. Recent works have pointed out the limitations of this perspective by seriously challenging previous assumptions about the so-called « consensus » classification of North American languages. The aim of this paper is to propose a radical new typological approach to the diversity of Native languages, which is directly inspired by Lévi-Strauss' *Mythologiques* and his concept of transformation. As with mythology, the semantical dimension of phenomena prevails. A comparison between the grammars of an Algonquian and a Siouan languages will serve as a first illustration of the logical transformations linking two language families which so far

* EHESS et musée du quai Branly, 222 rue de l'Université, 75007 Paris [emmanuel.desveaux@ehess.fr].

** EHESS, Centre de linguistique théorique, 54 boulevard Raspail, 75006 Paris [fornel@ehess.fr].

Journal de la Société des Américanistes, 2006, 92-1 et 2, pp. 165-201. © Société des Américanistes.

have been considered to be fundamentally distinct. A parallel appears between the results obtained and those stemming from a comparison between the main ritualistic manifestations of Sioux culture, on one hand, and Subarctic Algonquian culture, on the other one. [Key words : languages' classification, typology, grammars, Sioux and Algonquian families, family, hierarchy of persons, hyper-transitivity, split-intransitivity, myths, rituals, Sapir, Lévi-Strauss.]

Del ojibwa al dakota : en pro de un análisis de las lenguas de América del Norte usando el concepto de transformación. La clasificación de las lenguas americanas se ha hecho, durante mucho tiempo, siguiendo el mismo modelo genético que el que había servido para clasificar las lenguas indo-europeas. Trabajos recientes han revelado los límites de este acercamiento y llevan a cuestionar las ideas hasta entonces admitidas relativas a la clasificación calificada de « consensual » de las lenguas de América del Norte. Este artículo tiene como finalidad proponer una perspectiva totalmente nueva de la diversidad de las lenguas norteamericanas, apoyada en el concepto de transformación tal como lo detalló Lévi-Strauss en sus *Mythologiques*. La comparación entre la gramática de una lengua algonquina y aquella de una lengua siux ofrece una primera ilustración de las relaciones de transformación que existen entre dos familias lingüísticas hasta ahora consideradas como radicalmente distintas. Se perfila algún paralelismo entre estos resultados y los que proporciona la comparación entre ambas culturas – siux y algonquina – en materia de rituales. [Palabras claves : clasificación de las lenguas, tipología, gramática, familias lingüísticas siux and algonquina, jerarquía de las personas, hipertransitividad verbal, intransitividad bifurcada, mitos, rituales, Sapir, Lévi-Strauss.]

PROLÉGOMÈNES

Le projet d'une classification raisonnée des langues amérindiennes a constitué et constitue encore un enjeu essentiel des recherches linguistiques sur l'Amérique du Nord. Des tentatives de classification apparaissent dès le début du XIX^e siècle et évoluent à mesure que l'on découvre de nouvelles langues et que l'on se pose la question de leur rattachement aux langues déjà connues. À la demande de G. de Humboldt, explicitement formulée en 1823, A. Gallatin tente une première classification en 1836. La version améliorée de 1848, reposant sur une division en 32 langues, servira de point de départ à l'entreprise la plus systématique du XIX^e siècle, que l'on doit à J. W. Powell. En 1891, Powell propose, à partir de l'ensemble des données disponibles et des informations nouvelles collectées par les chercheurs de la Smithsonian Institution, une classification en 58 familles (plus précisément en 28 familles, 26 isolats et 2 groupes de 2 langues apparentées). Mis à part quelques réaménagements et modifications, ce regroupement servira de référence en la matière pendant près de 30 ans. C'est en 1921 que la perspective change radicalement avec Edward Sapir : à partir d'une connaissance approfondie de nombreuses langues amérindiennes et de l'apport des recherches

récentes de Kroeber et Dixon (1903) sur les langues de la Californie, ce dernier considère que la classification de Powell n'est pas assez inclusive et qu'elle constitue de ce fait une « absurdité historique ». Il propose donc une réduction audacieuse à 6 macro-stocks.

Diversité ou unité ? La tentative de Sapir renvoie à une intuition qui n'a cessé de hanter les recherches sur les langues de l'Amérique du Nord, à savoir qu'il existe, à un certain niveau de la réalité phénoménale, une unité relative de ce continent sur le plan linguistique. Leur fondateur, P. E. Du Ponceau, soutient ainsi dans son célèbre mémoire de 1838 que toutes les langues connues à ce jour « depuis le Groenland jusqu'au Chili » présentent la même structure polysynthétique. Cette thèse aura une conséquence importante : les propositions de classification de Gallatin, de Trumbull (1876) et de bien d'autres se feront avant tout à partir de la comparaison de vocabulaires. Powell fera de même, non parce qu'il croit dans l'unité grammaticale de l'Amérique, mais plutôt parce qu'il pense avec Morgan (1877) que les structures grammaticales varient selon les niveaux de civilisation et ne peuvent, par conséquent, servir de base classificatoire.

Franz Boas (1911) se pose au contraire en champion de la diversité. Il met au premier plan du programme de recherche collectif qu'il propose à la Smithsonian en 1901 l'étude de la diversité des structures grammaticales et son plan d'étude des langues nord-américaines a pour but de montrer l'inanité empirique de cette prétendue unité¹. Cependant, Boas ne peut échapper au problème constitué par les nombreuses similitudes grammaticales entre langues. Après avoir soutenu un temps l'hypothèse génétique, il se rallie à une option diffusionniste. Du coup, il n'a plus rien à dire sur la classification et doit pour l'essentiel se contenter de traiter de la diversité dialectale.

La tentative de Sapir de réduire la diversité linguistique est d'autant plus séduisante qu'elle définit en même temps un programme de recherche. Les matériaux linguistiques que l'on continue d'accumuler ne sont pas seulement destinés à rédiger des grammaires descriptives, ils sont mis au service d'une ambition comparative. L'espoir d'une solution génétique explique sans doute la longévité de cette tentative. Ainsi, la classification consensuelle issue des travaux de la Conférence de l'Université d'Indiana à Bloomington en 1964 (Voegelin et Voegelin 1965), et son organisation en 8 macro-stocks ne constituent qu'une version amendée de la classification de Sapir parue en 1929 dans l'*Encyclopædia Britannica*. Pourtant, à terme, c'est la désillusion qui va l'emporter : si la connaissance intrafamille ne cesse de progresser, dans le prolongement des travaux pionniers de Bloomfield sur l'algonquin, les relations génétiques éloignées (car le problème est d'abord d'expliquer les isolats) et les regroupements en macro-stocks de familles déjà bien identifiées ne cessent d'être, dans l'ensemble, remis en question, voire réfutés. Pour les nouvelles générations de linguistes formées à la linguistique historique et à la grammaire comparée, Sapir a été par trop audacieux et sa tentative comparatiste trop peu rigoureuse. L'ouvrage, *The*

languages of Native America : historical and comparative assessment (1979), coordonné par Campbell et Mithun témoigne de ce revirement radical². Les auteurs proposent une stratégie de *splitting* (versus *lumping*) commandée par un principe d'extrême prudence. En l'absence de preuves incontestables, la carte « classique » de Voegelin que l'on trouve encore dans la plupart des ouvrages sur l'Amérique du Nord est désormais considérée comme périmée par les spécialistes. Une nouvelle *conservative consensus classification*, en 62 familles, sert aujourd'hui de référence. Goddard s'en inspire pour sa classification des langues nord-américaines dans la nouvelle et très officielle version du *Handbook of North American Indians* (1996). Des 58 familles de Powell aux 62 familles de la classification de Goddard, la boucle semble se refermer et la tentative de Sapir paraît faire figure de parenthèse, à verser dans les curiosités scientifiques.

Un tel bilan témoigne certes des progrès de la recherche, mais il n'a rien de réjouissant. Il marque de fait l'abandon d'une préoccupation présente dès l'origine des recherches sur les langues de l'Amérique, à savoir la tentative de rendre raison de la diversité des langues de ce continent. Si l'utilisation rigoureuse des méthodes de la linguistique historique ne permet pas de dégager de nouvelles familles et ne livre que des résultats précaires, alors il semble que la question de l'unité relative de l'Amérique ne puisse jamais recevoir de réponse. En effet, aucune autre solution ne s'offre : dans le cadre d'une approche génétique, il n'est pas possible de se rabattre sur une approche réductionniste à la Greenberg (1987), qui se borne à reprendre à une grande échelle la méthode de comparaison de vocabulaires mise au point par Powell (1891), souvent sans tenir compte des règles de correspondance phonétique³. Mais les autres cadres théoriques s'avèrent tout aussi insuffisants. Ainsi, l'approche aréale, qui privilégie la convergence entre langues contiguës dans l'espace, fournit quelques solutions locales, sans grande portée explicative, en raison du nombre limité des aires linguistiques reconnues (comme la Côte nord-ouest ou le Plateau) en Amérique du Nord. Elle ne peut donc apporter qu'un faible soutien à l'approche génétique et, en aucun cas, constituer une solution de remplacement au modèle généalogique de la divergence linguistique, dont elle n'est souvent rien d'autre que le miroir inversé. C'est ce qu'avait très bien vu Troubetzkoy (1996 [1936], p. 216), s'agissant de l'indo-européen : « l'hypothèse que la famille indo-européenne s'est formée par l'évolution convergente de langues qui, originellement, n'étaient pas apparentées (les ancêtres des futurs "rameaux" de la famille indo-européenne), n'est en rien moins vraisemblable que l'hypothèse inverse, à savoir que toutes les langues indo-européennes se seraient développées à partir d'une proto-langue unique par une évolution purement divergente ». Même si l'on défend avec Roman Jakobson (1971a) la thèse de la complémentarité des deux approches, la question du caractère englobant de l'une ou l'autre approche n'en reste pas moins problématique. Pour les partisans de l'approche génétique, l'approche aréale ne sert qu'à expliquer la présence des similarités structurales qui échappent à la méthode

comparative. Les tenants de l'approche aréale en termes d'équilibre à états discrets (Dixon 1997 ; Dixon et Aikhenvald 2001) considèrent au contraire que la formation de familles de langues n'est qu'un phénomène secondaire (qui se déploie lors des *periods of punctuation*) au regard de la création des grandes aires linguistiques. Dixon (1997, p. 94) exclut cependant que ce modèle puisse s'appliquer à l'Amérique du Nord. Les travaux récents concernant cette aire pratiquent plutôt une division du travail commode. Les défenseurs de la comparaison génétique cherchent à consolider les familles bien établies et les partisans de l'étude aréale étudient les aires linguistiques reconnues. Enfin, l'approche typologique classique n'est que de peu d'utilité, puisque sa marque de fabrique consiste à rechercher si une construction grammaticale ne connaît pas des occurrences sur un autre continent. Pour qu'un phénomène grammatical (comme l'incorporation nominale, l'ergativité, l'antipassif) acquière une pertinence typologique, il doit être de préférence localisable dans des langues sans lien génétique ou géographique. Rappelons que l'on a pu aisément montrer (Mithun 1990 ; Nichols 1992) qu'aucune des caractéristiques structurales traditionnellement assignées à l'Amérique du Nord – la polysynthèse, les affixes pronominaux, l'incorporation nominale, le *head-marking* – n'était propre à cette dernière.

Un tel renoncement à expliquer la diversité linguistique du continent n'est ni nécessaire, ni souhaitable. Les difficultés insurmontables rencontrées par l'approche génétique ne signifient pas que l'Amérique du Nord offre à nos yeux le spectacle d'une hétérogénéité empirique inéluctable, mais plus simplement qu'elle ne constitue pas la méthode adaptée à un tel objectif. Dès lors que l'on ne dispose pas de données d'une profondeur historique suffisante, ni de procédés particuliers d'expression de la morphologie et de formes anomales suffisants sur lesquels s'appuyer, il est vain de ne vouloir mobiliser que la méthode historique comparative. Meillet (1921) avait d'ailleurs rappelé dans une discussion de Kroeber (1913) que la logique de divergence des langues parentes rendait le plus souvent impossible la détermination d'une communauté d'origine ⁴.

Il semble pourtant que l'esquisse d'une solution se trouve chez Sapir (1921) lui-même. Très peu ont remarqué qu'il ne se contente pas d'appliquer avec la dernière vigueur la méthode comparative de la linguistique historique. Comme s'il se rendait compte des limites imposées par les données nord-américaines à son emploi rigoureux, il s'est engagé parallèlement dans une autre démarche. Celle-ci passe par un approfondissement des relations entre les divers systèmes grammaticaux généraux des langues. Le chapitre « Types of linguistic structures » de son célèbre livre *Language : an introduction to the study of speech* (1921) témoigne de cet effort. Allant plus loin que Boas (1911), lequel se contente de mettre en avant la diversité des structures et des processus grammaticaux pour s'opposer à l'approche univoque des langues amérindiennes en termes de polysynthèse et d'incorporation nominale, Sapir élabore une typologie complexe à partir des concepts grammaticaux qu'il avait cherché au préalable à redéfinir. Pour inabou-

tie ou insuffisante que soit cette tentative, il faut en mesurer la nouveauté : pour la première fois, est élaborée une typologie des systèmes grammaticaux qui tient compte de ce qui fait l'*inner form* des langues. Cette typologie joue un rôle de premier plan dans la définition des macro-stocks de sa classification, puisque chacun d'entre eux subsume un ensemble de caractéristiques grammaticales précises. Même s'il semble affirmer le contraire, Sapir s'écarte de la méthode comparative en linguistique puisque cette dernière pose comme principe que l'établissement des parentés ne peut s'en tenir à des ressemblances générales de structures et qu'elle doit s'attacher au détail matériel des formes ⁵. On a souvent relevé le caractère ambigu de la formulation de Sapir (1925, pp. 491-492) dans son célèbre article sur la relation génétique entre le subtiaba et le hokan :

In the upshot, it may appear, and frequently does appear, that the most important grammatical features of a given language and perhaps the bulk of what is conventionally called its grammar are of little value for a remoter comparison, which may rest largely on submerged features that are of only minor interest to a descriptive analysis.

À quoi correspondent les traits « submergés » ? Est-ce aux formes anormales et aux catégories grammaticales non significatives qui servent de faits à la démonstration comparative, comme semble l'indiquer la référence à l'inutilité des traits généraux des grammaires descriptives ? Au début du chapitre cité plus haut, Sapir (1921, p. 120) affirme que « *this type or plan or structural "genius" of the language is something much more fundamental, much more pervasive, than any single feature of it that we can mention, nor can we gain an adequate idea of its nature by a mere recital of the sundry facts that make up the grammar of the language* ». Ne renvoie-t-il pas plutôt au noyau grammatical des langues, à ce qu'il dénommait le *plan-ground*, le *determined cut*, ou le *basic plan* d'une langue et que seule une étude sémantique des structures grammaticales permet de saisir ? Une telle ambiguïté est sans doute le symptôme d'une démarche qui, n'osant pas rompre avec l'ambition d'une entreprise génétique, entrevoit une issue à l'impasse où le conduit inexorablement le terrain américain. Cette issue suppose de s'engager dans une vaste comparaison des systèmes grammaticaux. Elle implique donc aussi de repenser en profondeur l'approche typologique, dès lors qu'il faut détourner cette dernière de son orientation universaliste et la mobiliser afin d'étudier les similitudes et les différences linguistiques à l'échelle d'un continent.

Nul doute que, pour formuler en toute clarté un tel programme, Sapir aurait dû surmonter une difficulté majeure. Pour Boas, les concepts grammaticaux d'une langue orientent l'attention d'une communauté dans une certaine direction ⁶. Fidèle à cet enseignement, Sapir défend en réalité une analyse sémantique de la grammaire, à la différence de Bloomfield ⁷. Il considère également que les différences et les oppositions sémantiques qui organisent les systèmes grammaticaux des langues amérindiennes contribuent à définir et à organiser l'expérience des locuteurs : « [...] the "real world" is to a large extent unconsciously built up on

the language habits of the group. [...] We see and hear and otherwise experience very largely as we do because the language habits of our community predispose certain choices of interpretation » (Sapir 1949, p. 162).

Whorf (1956) en donne divers prolongements théoriques. La fameuse hypothèse dite « de Sapir-Whorf » renvoie à l'idée d'une cohérence cognitive entre langue et culture, à un ancrage profond de la culture dans la langue.

Sapir n'aurait pu échapper à l'aporie suivante : comment une étude comparative des structures grammaticales à partir d'un inventaire des significations grammaticales serait-elle possible si, en vertu du relativisme linguistique, chacune de ces langues renvoie à un univers conceptuel bien différencié ? Comment concilier le projet d'une sémantique non autonome et une perspective comparative ? Aucune solution n'est envisageable dans le cadre du culturalisme américain. En revanche, faire appel au structuralisme de Lévi-Strauss, inspiré de l'école de Prague et de son profond sémantisme⁸, permet d'imaginer une solution, celle de l'hypothèse de la transformationnalité des langues américaines.

On sait que, entre 1960 et 1980, Lévi-Strauss s'est lancé dans l'exploration systématique des mythes américains. Sous l'étendard du structuralisme et revendiquant un emprunt méthodologique majeur à la phonologie jakobsonienne, à savoir la commutation (ou la variation à valeur distinctive), il souhaitait illustrer les mécanismes fondamentaux de l'esprit humain. Celui-ci fonctionne à partir d'oppositions binaires qui, organisées en réseaux à travers de vastes espaces et intégrant les données de l'expérience sensible, servent de support inconscient à des paroles strictement codifiées censées décrire les états du monde, son antériorité et éventuellement son devenir. La transposition d'un modèle linguistique est d'autant plus fondée aux yeux de Lévi-Strauss (1964) que langues et mythes sont solidaires, appartenant tous les deux au domaine du langage, bien qu'à des niveaux distincts. Ce sont des producteurs de significations, autrement dit des générateurs sémantiques régis par des règles inconscientes. De nombreuses critiques ont été formulées à l'encontre des *Mythologiques*. Ces discussions se focalisent sur la question des lois universelles de l'esprit humain que Lévi-Strauss aurait contribué ou non à révéler⁹. À ce titre, elles ne nous concernent guère. En revanche, la portée pour l'américaniste de ce monumental travail se révèle, avec le recul, considérable pour deux raisons que leur auteur avait lui-même, nous semble-t-il, sous-estimées. La première tient au rôle primordial que joue la notion ou, plutôt, l'opérateur de ce qu'il appelle « la transformation logique », laquelle est toujours fondée *in fine* sur une inversion tantôt qualitative, tantôt quantitative et autorise à cerner les contours d'une structure qui se déploie sur un espace qui potentiellement embrasse tout le continent. La deuxième raison réside dans le fait que ces transformations s'affranchissent des frontières entre aires culturelles telles qu'elles ont été définies, puis figées par Kroeber (1939) et ses successeurs, mais également de l'inscription spatiale des diverses familles linguistiques. Les *Mythologiques* renvoient dos-à-dos les découpages en aires culturelles et en familles

linguistiques que nous propose, sans avoir d'ailleurs jamais su les ajuster, la tradition anthropologique nord-américaine. Citons seulement ici un exemple de transformation transfrontalière, exemple réduit à dessein à une opposition binaire alors qu'elle appartient nécessairement à un groupe plus large¹⁰ : grâce à Lévi-Strauss, nous pouvons aujourd'hui rapprocher le thème de la tortue tel qu'il apparaît chez les Ojibwa, groupe algonquin appartenant à l'aire culturelle des forêts du Nord-Est, de son pendant ayant cours chez les Dakota, groupe voisin, mais appartenant à la famille linguistique sioux et à l'aire culturelle des Plaines. Dans un cas, selon le récit d'origine des Ojibwa, sa carapace, renversée, se révèle être le substrat de la terre (Johnston 1976) ; dans un autre cas, on apprend, au détour du mythe dakota, qu'elle engloutit sous les eaux, en plongeant, une équipée entière de guerriers qui avaient imprudemment grimpé sur son dos afin de traverser un lac (Lévi-Strauss 1968, pp. 368-369). Autrement dit, dans le premier cas, la tortue est comme une sorte de remède au déluge (thème central dans la mythologie ojibwa) ; dans l'autre, elle apparaît comme son équivalent inversé, puisqu'elle entraîne la noyade de ses passagers. Notons que la transformation affecte non seulement la fonction, mais également l'échelle sur laquelle l'intrigue se déploie. Chez les Ojibwa, la référence est d'emblée cosmique. Il n'en va pas du tout de même pour le chélonien sioux, bien qu'il s'agisse d'un spécimen suffisamment géant pour faire office d'un canot susceptible de transporter plusieurs individus. Nous avons bien à faire à une double inversion, portant sur le rôle de la tortue et sur sa taille. De transformation en transformation de ce type, se dégage un système unique qui embrasse la totalité du continent.

Il importe de prendre la pleine mesure de ce qui est au cœur même des 1800 pages des *Mythologiques*, à savoir un principe transformationnel d'un extrême rendement. Lévi-Strauss ne semble en particulier pas voir que l'emprise de ce principe dépasse largement la sphère des mythes. L'un d'entre nous (Désveaux 2001) a pu ainsi proposer que ce principe opérait en Amérique du Nord¹¹ de manière sensiblement équivalente dans les sphères respectives de la culture matérielle, des rituels, des organisations sociales et, surtout, fait plus inattendu encore, des nomenclatures de parenté. Cette découverte a des implications en cascade : elle repousse considérablement la détermination matérielle comme causalité. Celle-ci n'est plus un facteur contraignant, mais plutôt limitant. Les perspectives adaptatives ou fonctionnalistes de l'anthropologie classique, toujours promptes à ressurgir car elles constituent au fond le sens commun de l'ethnologue, perdent du coup toute leur pertinence. Telle ou telle réalisation culturelle est ou n'est pas possible dans tel ou tel environnement, c'est tout. On comprendra aisément qu'un rituel qui serait élaboré autour du maïs ne soit pas accessible aux Inuit. Mais cette impossibilité-là ne façonne nullement la forme que prendra finalement le rituel chez eux. Nous sommes confrontés à une dé-spécification des faits de cultures. La langue, en particulier, perd de son statut d'exception que lui confère son caractère de « système purement sémiotique »

(Jakobson), celui-là même que Lévi-Strauss visait lorsqu'il y raccrochait le mythe. Tout au plus peut-on imaginer une sorte de spectre allant du plus sémiotique, la langue, au plus matériel, les objets. Quoi qu'il en soit, les sphères respectives des rituels, des techniques, des organisations sociales et des nomenclatures de parenté apparaissent avant tout – et notamment avant leur éventuelle « fonction » (renforcer la cohésion sociale ou rassurer les individus face aux aléas de l'existence, agir de façon efficace sur la matière, réguler les relations interindividuelles, édicter les alliances matrimoniales, etc.) – comme des dispositifs sémantiques, à l'instar précisément des langues et, accessoirement nous l'avons vu, des mythes.

Dès lors, chaque culture locale apparaît comme l'empilement ou, plus exactement – car nous devons nous méfier d'une métaphore de la stratification –, comme la combinaison de moments transformationnels propres à chacune des sphères. Chaque trait culturel observé renvoie donc à l'expression singulière d'un système sémantique. Mais, à cette échelle-là, à celle donc où plusieurs individus partagent un vaste corpus d'idées et valeurs qui couvrent tous les domaines de la conscience, ces différents moments transformationnels ne se contredisent pas entre eux. Ils s'associent au contraire pour produire une représentation du monde d'une grande cohérence. S'il est un constat sur lequel tous les anthropologues, indépendamment de leurs orientations théoriques, s'accordent, c'est précisément celui de cette cohérence très poussée des cultures amérindiennes, jusque dans leurs moindres retranchements. Et c'est bien entendu ce phénomène qui a directement inspiré Sapir (1949) et Whorf (1956)¹². À un niveau non plus local mais régional, la distribution des grands cycles transformationnels propres à chaque sphère n'est pas homogène. C'est ce qui explique que les cartes linguistiques et celles des « aires culturelles » ne concordent pas. L'unité est une unité de l'esprit, aussi bien comme mode de fonctionnement cognitif – le primat de la transformation – que comme représentations du monde, dans la mesure où nous sommes parvenus à dégager des invariants dans les ontologies amérindiennes.

Résumons-nous. En ce qui concerne l'Amérique du Nord – qui nous sert ici de laboratoire –, nous observons, d'une part, l'échec de l'approche génétique de la diversité linguistique, d'autre part, la révélation d'un modèle transformationnel particulièrement puissant qui a dissous le cloisonnement érigé depuis Wissler (1915-1921) par l'anthropologie culturaliste. Ce modèle qui a été décelé d'abord par Lévi-Strauss au niveau du mythe, soit à la charnière de la langue et du reste des phénomènes culturels, embrasse en réalité la totalité de ces derniers. Un même mode d'appréhension – partant des caractéristiques apparentes – avait conduit aux classifications des langues et au découpage en aires culturelles. Or, si l'approche transformationnelle a permis de faire éclater le cadre devenu totalement stérile de ce dernier et, du coup, de dresser un tableau beaucoup plus vraisemblable qu'auparavant de l'Amérique du Nord précolombienne, c'est en allant chercher le fondement sémantique des phénomènes et en tentant de dégager les systèmes d'oppositions qui les rendent solidaires les uns des autres. Nous recon-

naïssons volontiers la part d'intuition, de tâtonnements qu'une telle méthode suppose. Pour paradoxal que cela puisse paraître si l'on garde en mémoire quelques polémiques fameuses, cette méthode possède également une dimension herméneutique et, en définitive, elle doit être, plus que toute autre peut-être, jugée à l'aune de ses résultats.

En conséquence, on se propose d'envisager la comparaison entre langues amérindiennes non pas tant en tenant compte de leur affiliation à des familles, mais plutôt à partir de l'idée qu'elles seraient dans des rapports de transformation, à fondement sémantique¹³. La grammaire nous semble le lieu idéal pour tester cette hypothèse, dès lors qu'on privilégie l'étude des propriétés sémantiques des structures grammaticales et qu'on vise à en montrer la cohérence. L'exploration de cette sémantique est donc comparable, toutes proportions gardées, à la façon dont Lévi-Strauss est parvenu à révéler la signification des corpus de récits mythiques qui, jusqu'alors, semblaient au mieux insignifiants, au pire sous l'empire de l'irrationnel.

Pour transposer l'hypothèse transformationnelle à l'analyse des langues amérindiennes, nous avons choisi de comparer deux langues, l'ojobwa, dont la description de référence reste celle de Bloomfield (1957), et le dakota-lakhota, qui a fait l'objet de très nombreuses descriptions à commencer par celle de Riggs (1893)¹⁴, puis de Boas et Deloria (1941) pour le premier dialecte, et de Buechel (1939) pour le second. Il va de soi que notre analyse tient compte des nombreuses études linguistiques d'obédiences diverses qui ont permis en 60 ans d'améliorer considérablement la connaissance de ces deux familles. Nous sommes parfaitement conscients qu'il s'agit de représentants de deux grandes familles linguistiques nord-américaines, l'algonquin et le sioux¹⁵. Outre l'attachement de l'un de nous, à travers son terrain principal, à l'une de ces langues, ce choix a été guidé par le fait que ces deux familles sont considérées comme n'entretenant aucun rapport et que, du point de vue du linguiste, elles entrent malaisément dans les typologies existantes. Enfin, critère important pour notre démonstration, ces langues sont contiguës au regard de la géographie.

Rappelons que l'ojobwa présente une organisation en quatre classes de verbes définies par le caractère animé ou inanimé de l'objet (verbes transitifs) ou du sujet (verbes intransitifs), une flexion direct-inverse et un marquage des participants par l'obviation. Le dakota-lakhota se caractérise par un phénomène d'intransitivité clivée. Une partie de la classe des verbes intransitifs se comporte dans cette langue de la même façon que les verbes transitifs et forme la classe dite « active », tandis que le reste des verbes intransitifs forme la classe des verbes statifs ou neutres. Nous partirons de l'hypothèse que ces deux familles de langues ne constituent en rien des cas déviants du point de vue de la typologie des langues amérindiennes et qu'elles illustrent, chacune à sa manière, un aspect central de la sémantique grammaticale qui leur est propre.

L'OJIBWA ET LA NOTION DE PERSONNE

Les langues de la famille algonquienne sont souvent citées pour trois phénomènes grammaticaux qui les singularisent, à côté de l'opposition entre l'animé et l'inanimé : le système de marqueur direct-inverse, la hiérarchie pronominale avec prédominance de la seconde personne et l'obviatif. Si chacun de ces phénomènes a donné lieu à de nombreuses analyses, il est frappant de constater qu'aucune tentative d'ensemble n'a été réalisée pour expliquer la concomitance de ces phénomènes dans les langues algonquiennes. Or ce qui intrigue n'est pas seulement les propriétés associées à chaque phénomène, mais aussi leur co-présence au sein du système grammatical algonquin et, partant, dans celui de l'ojibwa. Sur le plan typologique, on s'est d'autant moins essayé à l'expliquer que, pour gagner en généralité, on a montré que chacun de ces phénomènes se retrouvait dans d'autres langues, sous des formes plus ou moins similaires. Ce qui n'a fait que conforter l'idée qu'il s'agissait d'une concomitance de fait et non d'une logique propre aux langues algonquiennes.

Examinons ces trois phénomènes à notre tour, mais dans la perspective de leur cohérence sémantique. La flexion directe-inverse constitue le cœur de la morphologie verbale de l'ojibwa. Un verbe transitif doit obligatoirement comporter un affixe dit « thème de direction » qui spécifie la relation agent-patient (ou but). Dans le cas du marqueur direct, l'agent agit sur le patient (ou but). Le thème inverse réalise une inversion stricte de la relation de transitivité (le patient – ou but – agit sur l'agent). Dans la variété de l'ojibwa de l'Est, décrite par Bloomfield (1957)¹⁶, ces thèmes sont respectivement *-a* et *-igw* dans tous les cas où la première ou la deuxième personne est en relation avec la troisième et *-i* et *-ini* pour les relations entre les deux premières personnes. Ainsi, la forme directe :

- (1) *nwa :bma :*
 /n-wa :-bam-a :/
 [je-voir- thème direct] je le vois

contraste avec la forme inverse

- (2) *nwa :bmig*
 /n-wa : bam-igw-i/
 [je-voir- thème inverse] il me voit

de même que

- (3) *gna :dama :*
 /g-na :dam-a :/
 [tu- aider- thème direct] tu l'aides

contraste avec

- (4) *gna :damig*
 /g-na :dam-igw-i/
 [tu- voir- thème inverse] il t'aide

Le système des personnes des langues algonquines se caractérise, quant à lui, par l'existence d'une série de pronoms indépendants et d'une série de préfixes attachés au nom et au verbe. Ainsi, en ojibwa de l'Est, les pronoms indépendants sont les suivants : *ni :n* (je), *gi :n* (tu), *wi :n* (il), *gi :nwi* (nous inclusif), *ni :nwi* (nous exclusif), *ginwa* (vous), *winwa* (ils). Les préfixes personnels sont les suivants : *ni-*, *gi-*, *w-*. On a, depuis longtemps, reconnu que la présence de ces préfixes était soumise à une hiérarchie pronominale qui se manifeste de façon multiple. La deuxième personne a la priorité sur la première qui, à son tour, a priorité sur la troisième. Cette hiérarchie 2>1>3 se manifeste en particulier dans le cas des verbes animés transitifs : la personne hiérarchiquement supérieure, qu'elle soit agent ou patient, est toujours exprimée par le préfixe. Dès qu'une deuxième personne est impliquée, on utilise le préfixe *gi-* ; dès que c'est une première personne (mais seulement s'il n'y a pas de deuxième), on utilise le préfixe *ni-* ; la troisième personne n'apparaît que dans le cas où la première et la deuxième personnes, ne sont pas mobilisées. L'ojibwa présente le paradigme suivant pour le verbe transitif *wa :bam*, « voir » :

DIRECT

Tu me vois	<i>gwa :bam</i>	/g-wa :bam-i/
Vous me voyez	<i>gwa :bam</i>	/g-wa :bam-i/
Je le vois	<i>nwa :bama :</i>	/n-wa :bam-a :/
Tu le vois	<i>gwa :bama</i>	/g-wa :bam-a/
Il le (obv.) voit	<i>wwa :bama :na :</i>	/w-wa :bam-a : -an/
Nous (excl.) le voyons	<i>nwa :bama :na :</i>	/n-wa :bam-a : -na :ni/
Nous (incl.) le voyons	<i>gwa :bma :na :</i>	/g-wa :bam-a : -na :ni/
Vous le voyez	<i>gwa :bma :wa :</i>	/g-wa :bam-a : -wa :/
Ils le (obv.) voient	<i>wwa :bma :wa :n</i>	/w-wa :bam-a :wa : -an/

INVERSE

Je te vois	<i>gwa :bmin</i>	/g-wa :bam-in-i/
Je vous vois	<i>gwa :bminim</i>	/g-wa :bam-in-i-mw/
Il me voit	<i>nwa :bmig</i>	/n-wa :bam-igw-i/
Il te voit	<i>gwa :bmig</i>	/g-wa :bam-igw-i/
Il (obv.) le voit	<i>wwa :bmigwa</i>	/w-wa :bam-igw-wa/
Il nous (excl.) voit	<i>nwa :bmigwna :</i>	/n-wa :bam-igw-i-na :ni/
Il nous (incl.) voit	<i>gwa :bmigwna :</i>	/g-wa :bam-igw-i-na :ni/
Il vous voit	<i>gwa :bmigwa</i>	/g-wa :bam-igw-i-wai/
Ils (obv.) le voient	<i>wwa :bmigwa :n</i>	/w-wa :bam-igw-wa :an/

L'existence d'une hiérarchie pronominale contraignant le comportement morphosyntaxique des arguments des verbes se retrouve dans de nombreuses langues. Ce qui reste en revanche inexpliqué, et unique, est le rang supérieur accordé à la deuxième personne. Ce qui a souvent été un motif d'irritation chez les linguistes, à tel point que Zwicky (1977) soutint qu'il s'agissait d'un phénomène morphologique superficiel et que l'on se devait, dans le cas des langues algonquines, de rétablir la hiérarchie $1 > 2 > 3$ ¹⁷. Le statut privilégié de la deuxième personne dans la hiérarchie des participants est considéré comme un hapax. Il est souvent ignoré – la distinction personne locale-personne non locale formulée à l'origine par Hockett (1966) permet de jeter un voile pudique sur le problème –, voire nié. Pustet (1995) rétablit ainsi la priorité à la première personne dans le cas du blackfoot. Le problème est pourtant d'importance, mais le repérage d'une hiérarchie pronominale, en soi essentiel et correct sur le plan descriptif, apporte peu sur le plan explicatif. De plus, si postuler une hiérarchie $1 > 2 > 3$ est auto-explicatif sur le plan sémantique et ne demande que peu de gloses (la prééminence de la première personne sur la deuxième et celle des deux premières par rapport à la troisième ont maintes fois été étudiées), il n'en va pas évidemment de même pour la hiérarchie $2 > 1 > 3$ ¹⁸.

L'obviation, enfin, s'avère une catégorie essentielle de la morphologie nominale de l'oïbwa et renvoie à une distinction interne à la troisième personne. De fait, toutes les langues algonquines distinguent une troisième personne dite « proximale » (3) d'une ou plusieurs autres troisièmes personnes dites « obviatives » (3'). L'obviatif ne peut apparaître dans un contexte où la première personne (ou la deuxième) interagit avec la troisième personne (qui est donc proximale) ou lorsqu'on se réfère à une seule troisième personne. L'obviatif a souvent été décrit comme une quatrième personne (à propos du blackfoot, représentant le cas le plus occidental de la famille algonquine, on a même parlé de cinquième personne en raison de la présence d'un sub-obviatif¹⁹).

Le choix du syntagme nominal marqué comme proximal dépend de la localisation relative du référent ou de son caractère thématique. Selon Bloomfield (1962, p. 38), « *the proximate third person represents the topic of discourse, the person nearest the speaker's point of view, or the person earlier spoken of and already known* ».

À l'intérieur d'une phrase transitive, il faut obligatoirement marquer comme obviatif l'un des deux syntagmes nominaux. Ainsi, dans l'exemple suivant, le verbe porte la marque obviative de même que l'objet du verbe transitif :

- | | | |
|------------------------------|--------------------|-------------------|
| (5) <i>wza :gh-a :n</i> | <i>niw ninwan</i> | <i>niw kwe :</i> |
| <i>/w-za :gih-a :-an</i> | <i>niw ninw-an</i> | <i>niw kwe :/</i> |
| 3P-aimer-thème dir-obv | cet homme-obv | cette femme |
| la femme aime l'homme (obv.) | | |

Si l'on emploie la forme inverse :

- | | | | |
|-----|------------------------------|-------------------|------------------|
| (6) | <i>wza :ghigwn</i> | <i>niw ninwan</i> | <i>niw kwe :</i> |
| | /w-za :gih-igw-an | niw ninw-an | niw kwe :/ |
| | l'homme (obv.) voit la femme | | |

C'est le sujet qui porte la marque de l'obviatif. Dans un discours ou une conversation, d'une phrase à l'autre, un même terme pourra être marqué comme proximal, puis comme obviatif ou inversement, selon les exigences de la narration ²⁰.

Enfin, dans un syntagme nominal possessif, le possesseur peut être proximal ou obviatif (selon son statut par rapport à une autre troisième personne), mais le nom possédé est nécessairement marqué comme obviatif, s'il s'agit d'une troisième personne (*day*, chien ; *nday*, mon chien ; *gday*, ton chien ; *wdayan*, son chien) comme dans :

- | | | |
|-----|--------------------|----------------|
| (7) | <i>wgi :nsa :n</i> | <i>wdayan,</i> |
| | /w-gi :-nsa :-n | w-day-an/, |
| | 3P-passé-tuer-obv | 3P-chien-obv |
| | il a tué son chien | |

Considérons un lien possible entre la forme inverse et l'obviatif. Lorsque la forme directe est utilisée, le participant de rang supérieur est l'agent et celui de rang inférieur est le patient (ou le but). La forme inverse opère un renversement : le participant de rang supérieur est le patient (ou le but) et celui de rang inférieur est l'agent. L'obviatif s'inscrit donc bien dans la hiérarchie des indices personnels, ce qui conduit à postuler un ordre hiérarchique qui prend la forme $2>1>3>3'$.

Mais, au-delà de ce premier lien, n'est-il pas possible de découvrir ce qui relie ces trois phénomènes qui singularisent les langues algonquines, à savoir la flexion inverse, la hiérarchie pronominale $2>1>3>3'$ et enfin le système proximal/obviatif ? Une telle analyse doit également intégrer l'opposition animé-inanimé dont on sait l'importance pour ces langues. La plupart des auteurs semblent considérer que le caractère animé et le statut personnel des entités sont au cœur du dispositif, dans la mesure où la hiérarchie animé>inanimé et la hiérarchie des participants $2>1>3>3'$ déterminent la distribution des relations actantielles dans le système direct-inverse et où la seconde hiérarchie inclut la distinction entre proximal et obviatif ²¹. Mais une telle explication tourne court : admettons qu'une différenciation des troisièmes personnes est nécessaire, pourquoi se fait-elle à partir d'une opposition spatiale ? En effet, la notion d'obviatif, introduite très tôt par Cuoq (1866), ne se référerait, selon ces auteurs, qu'à la fonction de cette catégorie – éviter une confusion entre les troisièmes personnes. Le principe sémantique est fourni par les notions de proche et de lointain (ou de moins proches, les inanimés étant toujours moins proches dans les constructions observées). Dans la même veine, on s'aperçoit que chaque phénomène est expliqué

dans des régions bien distinctes de l'organisation grammaticale. Le constat du caractère central du système direct-inverse pour l'organisation des relations actantielles a conduit à proposer une nouvelle catégorie morphologique, celle de direction, de niveau équivalent à la catégorie de voix pour la diathèse. La hiérarchie des participants est, quant à elle, traitée comme un universel typologique, et l'obviatif est analysé en termes de topic et de gestion de l'information.

Or c'est du primat de la personne et du caractère animé-inanimé des entités qu'il faut partir. La personne d'abord. On invoquera à ce propos la célèbre analyse de Benveniste (1966) qui a constitué un effort notable pour s'affranchir non seulement de la tradition grammaticale, mais tout autant du privilège de l'*ego*. L'*ego* ne se conçoit pas sans le *tu*, c'est ce qu'exprime la corrélation de subjectivité. Mais Benveniste reste malgré tout prisonnier de la tradition grammaticale, car il ne peut concevoir que le *je* ne soit pas, pour toute langue, le terme marqué du couple *je-tu*. Le *je* se caractérise en effet, selon lui, par des propriétés d'intériorité et de transcendance, propriétés qui s'inversent dans le cas de *tu*. Il est aisé de voir que les propriétés conceptuelles que Benveniste attribue au *je* n'ont que peu à faire dans une définition sémantique du terme marqué de la corrélation de subjectivité. Cette dernière ne peut être constituée que par une caractéristique, par exemple l'indication de soi (le *tu* se définissant par l'altérité absolue, l'indication du non-soi et le *il*, terme neutre par la non-indication de soi)²². Cette analyse, qui vaut sans aucun doute pour de nombreuses langues, n'a rien de nécessaire. Le trait distinctif de la corrélation de subjectivité peut varier, car il ne correspond pas à des propriétés conceptuelles attribuables à *ego*, ni même à des positions énonciatives. Il s'agit plutôt du trait sémantique constitutif de la personne qu'une langue choisit d'exprimer. Or la réversibilité du *je* et du *tu*, mise en valeur par Benveniste, autorise que le trait constitutif de la personne soit pris dans les caractéristiques du *tu*. C'est, nous semble-t-il, le choix de l'ojibwa et, plus généralement, des langues algonquines, qui, en accordant un privilège radical à la situation d'interlocution, considèrent que le *tu* est le terme marqué de la corrélation de subjectivité et qu'il se définit par l'indication d'un autre distingué dans la sphère de co-présence. En faisant du *je* le terme non marqué, défini avant tout dans sa dépendance à la sphère du *tu*, les langues algonquines illustrent par excellence le primat de l'interlocution qu'avait voulu défendre Benveniste.

Plusieurs propriétés importantes de la structure des relations de personne s'éclairent. Ainsi s'explique, en premier lieu, le caractère unique du *nous* inclusif dans les langues algonquines. Ce dernier est formé en effet par la concomitance d'un suffixe de pluriel, non avec la première personne, mais avec la deuxième personne (ainsi en ojibwa, *ki :nawint*). Une telle forme de *nous* inclusif se déduit naturellement du caractère marqué du *tu*, car le *nous* inclusif constitue le terme complexe du système des personnes au pluriel et résulte du scindement du membre positif. En second lieu, on comprend mieux l'opposition proximal-obviatif. À partir du moment où le *il* se situe dans la sphère du *je*, ce dernier peut

servir à distinguer entre des troisièmes personnes, selon qu'elles sont proches ou éloignées de la première personne. La notion de proximal est un trait qui est associé à *je* et non à *tu*. Le phénomène de l'obviation est donc directement lié à l'inversion de la hiérarchie des pronoms (2>1). L'existence de deux formes de troisième personne, le *il* proximal et le *il* obviateur, s'explique dès lors puisque, la troisième personne se trouvant dans la dépendance de la première personne, cette dernière peut servir de point de référence spatiale (de façon générale, dans le système des oppositions linguistiques, le membre neutre d'une opposition est plus proche du membre non marqué).

Reconnaissons-le : si Benveniste (1966, p. 260) n'est guère convaincant lorsqu'il affirme que toute énonciation est une allocution qui suppose un allocutaire, c'est parce qu'il définit le *je* dans son rapport à une instance de discours incluant le *tu* (« Je n'emploie *je* qu'en m'adressant à quelqu'un, qui sera dans mon allocution un *tu* », faisant du *je* la personne privilégiée en tant qu'elle exprime la capacité du locuteur à se poser comme sujet. L'audace consistant à poser une instance de discours autonome fondé sur la polarité *je-tu* est en grande partie ruinée par le privilège accordé à la première personne dans le passage de la langue en discours (le *tu* devenant un « écho » de *je*). À l'opposé, dans les langues algonquines, la structure des relations de personnes s'organise par rapport à une instance de discours autonome, définie par la co-présence du locuteur et de l'interlocuteur, et où la priorité hiérarchique du *tu* constitue une sorte de signature. C'est en un sens cette priorité qui « rééquilibre » la polarité *je-tu* menacée par le privilège énonciatif du *je* et qui fait que, s'il y a bien une personne qui énonce et une personne à qui est adressée cette énonciation, la première ne se définit que par sa relation à la deuxième en tant que cette dernière incarne la situation de co-présence interlocutoire. On voit donc que, loin de se conformer à une échelle d'égocentricité (Pustet 1995), le système des personnes de l'ojibwa correspond, au contraire, à une dissolution de l'instance de subjectivité dans la relation de co-présence.

Ce primat de l'interlocution a pour conséquence une autonomie complète de la structure des relations de personne par rapport à l'organisation des rôles sémantiques (en particulier agent-patient). Tout énoncé indique, d'un côté (au moyen des préfixes personnels), la relation de la personne qui parle par rapport à la situation de co-présence (et la co-localisation qu'elle implique) et, de l'autre, la relation de cette personne (agent ou patient) à l'action exprimée par le verbe.

L'HYPERTRANSITIVITÉ OJIBWA

Le système direct-inverse (direct : *gwa :bma :na :nig*, *lg-wa :bam-a :-na :nig*/, nous [incl.] les voyons ; inverse : *gwa :bmigwna :nig*, *lg-wa :bam-igw-na :nig*/, ils nous [incl.] voient) a souvent été comparé au contraste voix active/voix

passive : il conviendrait, dans ce cas, de considérer que l'inverse est plutôt « nous sommes vus par eux ». Ce rapprochement ne tient pas à l'inversion des rôles actantiels (« nous sommes vus par eux » n'est pas le passif de « nous les voyons »), mais à ce que le « nous » a le rôle d'agent, lorsque le verbe est direct, alors qu'il a celui de patient, lorsqu'il est inverse (dans le cas des troisièmes personnes, la troisième personne proximale a le rôle d'agent lorsque le verbe est direct, alors qu'elle a celui de patient lorsqu'il est inverse), ce qui n'est pas sans rappeler le statut grammatical du sujet pour les langues dotées des voix active et passive.

Il en résulte deux analyses qui ont divisé les algonquinistes : l'une, majoritaire, considère que les formes inverses sont transitives et actives ; l'autre, qu'elles entrent dans le paradigme des formes passives²³. La première peut se prévaloir du fait que, pour de nombreux phénomènes syntaxiques, l'inversion des rôles sémantiques (agent-patient) n'entraîne pas d'inversion des relations grammaticales de sujet et d'objet : le sujet reste associé à la position d'agent (obviatif), de même que l'objet à celle de patient (proximal). La seconde, en accord avec la morphologie, considère que le phénomène d'inversion de la relation agent-patient ne doit pas faire oublier l'existence d'une asymétrie : dans la construction inverse, ce n'est pas l'agent qui a prééminence, mais bien le patient, phénomène qui s'accorde bien avec le sentiment des locuteurs bilingues natifs qui traduisent spontanément cette construction en anglais en utilisant la voix passive. Mais, si cette seconde position n'a pas trop de mal à montrer les affinités du rôle de patient et de la position de sujet (en s'appuyant à l'évidence sur des phénomènes syntaxiques différents), elle échoue à démontrer que le rôle d'agent correspond à l'objet du verbe.

Il importe donc de proposer une solution qui tienne compte des deux analyses. Les tenants de la première position ont bien saisi le caractère symétrique de l'inversion, sans mesurer toutefois qu'elle profite à l'objet. À la différence du passif, le système direct-inverse, en maintenant dans certaines constructions syntaxiques l'agent et le patient à leurs positions respectives de sujet et d'objet et en interdisant la promotion du patient à la position sujet, évite du même coup la disparition de la position objet. Mais les tenants de la seconde position (en particulier Rhodes 1990 ; 1994) ont raison de constater que l'isomorphisme des rôles sémantiques et de la relation sujet-objet ne vaut que pour une gamme de phénomènes syntaxiques restreints et qu'il est soumis à la variation dialectale. En constatant les affinités de l'agent du verbe direct et du patient du verbe inverse, les tenants de la seconde position ne font rien d'autre que réitérer sur un autre plan le constat que la construction directe est la construction non marquée et que la construction inverse constitue un mécanisme secondaire qui ne sert qu'à résoudre un problème d'alignement hiérarchique ($2 > 1 > 3 > 3'$ et Agent > Patient)²⁴. Il n'est donc pas surprenant que le patient du verbe inverse reste en relation avec le sujet de la construction directe. Mais cette approche n'en tire pas la conséquence qui

s'impose, à savoir que le système verbal de l'ojobwa s'organise radicalement autour de la relation de transitivité.

La construction inverse révèle en ce sens l'« hypertransitivité » qui caractérise, selon nous, le système grammatical ojobwa : le mécanisme inverse permet de préserver la polarité sujet-objet et les valeurs sémantiques prototypiques associées aux rôles d'agent et de patient. Cette hypertransitivité signifie que la relation de dépendance entre le sujet et l'objet tend à s'inverser : le sujet se définit par la possibilité d'action sur un objet, par l'existence d'un objet affecté plus que par une autonomie propre. Il n'est donc pas surprenant que l'objet en ojobwa se caractérise par de nombreuses valeurs sémantiques propres au sujet et un transfert d'*animacy* vers l'objet. On commencera par le plus évident : la partition des verbes transitifs en fonction du caractère animé ou inanimé de l'objet qui introduit, dès le niveau de la morphologie lexicale, un traitement différentiel de ce dernier, ainsi que le caractère central des verbes transitifs animés, seuls soumis au mécanisme inverse dès lors que leurs objets partagent avec les sujets la même propriété sémantique. L'hypertransitivité apparaît ensuite dans la logique dérivationnelle de l'ojobwa : on note ainsi l'existence de marqueurs qui servent à dé-transitiver un verbe (à côté de marqueurs de transitivation) et la présence, au sein de la classe des intransitifs animés, de formes que Bloomfield (1957) a dénommées « formes pseudo-transitives » et qui permettent d'introduire la référence à un pseudo-objet de troisième personne ²⁵. Il faut mettre aussi au compte de l'hypertransitivité le fait que le mécanisme inverse permet à la position objet d'être une position grammaticale forte en n'étant pas seulement le lieu d'accueil du rôle sémantique de patient (avec statut proximal), mais celui d'autres rôles sémantiques (bénéficiaire, directionnel, locatif) ²⁶.

Le statut singulier de l'objet qu'entraîne l'hypertransitivité de l'ojobwa apparaît enfin dans les propriétés syntaxiques et sémantiques des constructions ditransitives. La différencialité des objets du verbe transitif a souvent été traitée comme le renversement de la hiérarchie des caractéristiques sémantiques propres au sujet : l'agentivité, le caractère humain, animé et référentiellement défini des entités constitueraient des propriétés non marquées du sujet et des propriétés marquées de l'objet, ce dernier se caractérisant, au contraire, de façon non marquée par la passivité et par la présence de traits non humains, inanimés et référentiellement indéfinis. En inscrivant l'opposition inanimé/animé au cœur du système verbal pour les constructions actives comme pour les constructions passives (rappelons que l'ojobwa possède un passif animé et un passif inanimé) et, en particulier, en faisant de l'objet animé ou inanimé du verbe transitif le pivot grammatical de ce système, l'ojobwa ne nie pas les valeurs grammaticales propres au sujet et à l'objet, mais en exacerbe au contraire la polarité : si le cas *princeps* de la phrase ojobwa est celui d'un verbe transitif avec un sujet et un objet animé, voire humain (ou mieux encore mobilisant les personnes en co-présence), la transitivité est en quelque sorte mise à nu. Elle ne se définit pas tant par l'action d'un agent

sur un patient que par le contact qui s'établit entre l'action d'un objet et son sujet. On pourrait faire de ce *co-contact* le pendant, au niveau de l'objet, de la prééminence de la co-présence au niveau du sujet. Le comportement des constructions ditransitives se révèle à cet égard très instructif : au lieu de choisir comme objet affecté l'objet direct, elles prennent comme objet primaire l'objet indirect qui, sur le plan sémantique, correspond le plus souvent au bénéficiaire. Ainsi, dans l'exemple suivant (Bloomfield 1957, p. 157)

- | | | |
|-----------------------------------|----------------------|------------------|
| (8) <i>nmisho :mis</i> | <i>ngi :-mi :nig</i> | <i>se :ma :n</i> |
| /ni-misho :mis | n-gi :-mi :n-igw | ase :ma :-an/ |
| 1P-grand-père | 1P-passé-donner-inv | tabac-obv |
| mon grand-père m'a donné du tabac | | |

l'objet primaire est le bénéficiaire de l'action (moi) et l'objet secondaire est le thème (l'objet de l'échange), qui reçoit la marque obviative²⁷. C'est donc l'entité humaine ou animée qui est capturée par la relation de transitivité, au détriment de l'entité inanimée qui, objet secondaire, se voit ravalée au rang de simple adjoint.

LE DAKOTA-LAKHOTA ET L'HEXIS

Dès les premières études du dakota-lakhota²⁸, on a reconnu l'existence de deux séries de pronoms – les pronoms « subjectifs » et « objectifs » dans la terminologie de Riggs (1893) –, servant à distinguer des arguments agent et patient selon le type de prédicat verbal, respectivement actif ou statif. Les verbes statifs (ou neutres) constituent la classe majoritaire et ne comprennent que des prédicats intransitifs. Les verbes actifs forment une classe restreinte de prédicats transitifs et intransitifs, les pronoms « objectifs » apparaissant aussi comme objet direct des phrases transitives. Boas et Deloria (1941, p. 76) propose le tableau suivant pour le dakota :

	Sujet des verbes actifs	Objet des verbes actifs et sujet des verbes statifs
je	<i>wa-</i>	<i>ma-</i>
tu	<i>ya-</i>	<i>ni-</i>
je et tu	<i>'u-</i>	<i>'u-</i>

Le dakota-lakhota constitue donc un système grammatical codant les arguments d'une partie des verbes intransitifs avec les agents des verbes transitifs, et les arguments de la partie restante avec les patients de ces verbes. Ainsi, dans l'exemple suivant :

- (9) *amáyaphe*
 /a-má-ya-phe/
 locatif-1P-2P-frapper tu me frappes (L)

la construction transitive comporte le pronom sujet de seconde personne *ya-* et le pronom objet de première personne *ma-*, qui a la même forme que dans les emplois statifs de type :

- (10) *ímapúza*
 í-ma-púza
 1P- avoir soif (*ípuza*) j'ai soif (L)

Cette différence de codage des sujets intransitifs n'a cessé de susciter l'étonnement et le débat parmi les spécialistes.

On se souvient en particulier de la célèbre polémique qui opposa Uhlenbeck (1916) à Sapir (1917) au sujet du caractère fondamentalement passif ou actif des formes transitives du verbe dans un nombre important de langues amérindiennes. Uhlenbeck, qui plaide pour la lecture passive, s'appuie sur les travaux de Riggs (1893) sur le dakota et propose que les affixes pronominaux de cette langue reçoivent deux sortes de valeurs casuelles, le *casus energeticus* attribué au sujet logique des verbes actifs (et correspondant au pronom subjectif de Riggs) et le *casus inertiae* à celui des verbes statifs (et correspondant au pronom objectif). Les verbes actifs seraient donc en fait des passifs et les pronoms subjectifs des agentifs qu'Uhlenbeck définit comme des « instrumentaux primaires ». Sapir, tout en concédant l'interprétation passive des formes transitives pour les langues amérindiennes de type ergatif²⁹, refuse avec vigueur que cette dernière soit valable pour les langues à intransitivité clivée tel le dakota-lakhota. Il pousse l'objection jusqu'à inverser le raisonnement. Prenant d'une certaine façon au mot la terminologie de Riggs, il suggère de ne pas dériver la valeur sémantique de l'objet du verbe transitif de l'affixe pronominal des verbes statifs (de forme intransitive) et au contraire de considérer que les phrases statives sont des phrases sans sujet exprimé et qu'elles ne comportent qu'un objet direct ou indirect, par exemple en dakota *'amáyugi*, *l'a-má-yugi* « je m'endors un moment » étant en fait « ça me dort un moment » ou *mayu'kséča*, *lma-yu'kséča*, « je suis pris de crampes », « des crampes me plient » (Boas et Deloria 1941, p. 47).

Admironons l'audace de Sapir dans sa contestation d'Uhlenbeck, tout en faisant crédit à celui-ci d'avoir eu le mérite de mettre au jour la dimension ergative de nombreuses langues amérindiennes. Sapir a raison de souligner qu'elle empêche cependant de saisir la spécificité d'une langue, en l'occurrence le dakota, dont le système verbal est organisé par l'opposition actif/statif (il introduira d'ailleurs dans sa typologie de 1921 la catégorie de langue active). L'hypothèse de Sapir (1917, p. 84) revient, d'un côté, à considérer que les verbes actifs ont pour prototype le verbe transitif (l'interprétation passive de la transitivité lui semblant d'autant moins nécessaire que « *transitive activities are necessarily more closely connected in experience with the object than with the subject* ») et, de l'autre côté, à faire des verbes statifs une classe sémantiquement résiduelle qui correspond à des intransitifs à faible valeur prédicative. Malheureusement, le bât blesse ici : les

verbes statifs ou neutres sont majoritaires en dakota. Ils apparaissent comme primaires sur le plan dérivationnel puisque, afin de pallier la carence en verbes actifs, il est possible de transformer des thèmes neutres en thèmes actifs par l'ajout de suffixes instrumentaux et locatifs. Ainsi que le notent Boas et Deloria (1941, p. 1) dans l'introduction de leur grammaire du dakota, cette langue « *has a marked tendency to give a strong preponderance to the concept of state* ».

Les verbes actifs ne constituent qu'une classe fort restreinte (de l'ordre de 300 lexèmes), servant exclusivement à exprimer des actions dont l'agent est un être animé³⁰. Si l'on excepte quelques idiosyncrasies lexicales introduisant une dose raisonnable d'arbitraire dans l'assignement catégoriel des lexèmes verbaux, leur partition en deux classes (et, par conséquent, le choix de la classe des pronoms à utiliser) apparaît régie par des critères d'ordre sémantique. Les développements récents dans le domaine ont placé au premier rang de ces critères l'aspect (s'agit-il d'un événement ou d'un état ?) et l'agentivité (s'agit-il ou non d'une action initiée, réalisée et contrôlée par un agent ?)³¹. Le dakota-lakhota constituerait, dans cette perspective, un cas typique de langues à système agent-patient. Pour renvoyer à des participants qui initient, réalisent et contrôlent une action (par exemple en lakhota, *škáta*, jouer ; *psíča*, sauter ; *wačí*, danser ; *máni*, marcher, etc.), on utilisera les pronoms subjectifs et les objectifs seront réservés pour toute autre forme de participation à une action (en particulier comme patient d'une action ou comme soumis à un état – *watúkha*, être fatigué ; *olulúta*, étouffer de chaleur, etc.).

Cependant, comme l'a noté Mithun (1991, p. 516), un certain nombre de verbes ne présentent pas les affixes pronominaux attendus : en lakhota, des verbes comme *blokáska* (avoir le hoquet), *pšá* (éternuer), *glépa* (vomir), *hoxpa* (tousser), *ýopa* (ronfler), *kačqhe* (frissonner), *ihablé* (rêver), etc. sont utilisés avec le pronom subjectif, alors qu'il s'agit d'événements ou d'activités qui échappent au contrôle de celui qui les réalise. La solution qui consisterait à restreindre la notion d'agentivité de façon à en exclure la dimension de contrôle est, pour le moins, malaisée car cette dernière est nécessaire pour rendre compte de l'emploi du pronom objectif pour des activités comme *híxpaye*, tomber ; *t'é*, mourir ; *čhéka*, tituber ; *naphópho*, se mettre en colère, etc. L'assignement des affixes pronominaux se révèle en conséquence n'être que partiellement prédictible en fonction de la sémantique des racines ou des thèmes. Dès lors, grande est la tentation de suivre Legendre et Rood (1992) et d'abandonner l'approche sémantique que tout semble imposer par ailleurs. Cela étant, un examen attentif des lexèmes en cause permet d'envisager une solution pour peu que l'on renonce au mirage de l'agentivité : l'ensemble des verbes actifs, sans exception, renvoie à des actions assignées à la personne restreinte et à l'enveloppe du corps propre. Une remarque de Boas et Deloria (1941, pp. 24, 46) apparaît particulièrement révélatrice à cet égard : seuls les verbes actifs peuvent prendre des préfixes instrumentaux (le dakota en possède neuf) qui réfèrent à des activités comme souffler, faire

rouler, pousser, etc. lesquelles mobilisent une partie du corps, tels la bouche (*ya-*), la main (*yu-*), ou encore le pied (*na-*). C'est donc, à nos yeux, l'*hexis* qui est en cause³² et, notamment, les manifestations du corps, les habitus, les routines d'action, bref l'ensemble des actions ou des pratiques liées à l'enveloppe charnelle et qui sont le plus souvent non intentionnelles sans être pour autant automatiques³³.

S'explique ainsi un fait fondamental, à savoir la limite sévère que rencontre l'extension de la classe des verbes actifs et que, précisément, ne parvient pas à élucider la thèse de l'événementialité et de l'agentivité, laquelle ramène bien trop de poissons dans ses filets, en postulant un agent initiant de façon volontaire une séquence causale. On mesure à quel point Uhlenbeck (1916) a erré en faisant du sujet un instrument primaire, un élément causal dans une chaîne d'événements, comme l'ont fait dans son sillage ceux qui ont voulu enrôler le sujet en dakota-lakhota dans une conception énergétique de l'action (Agent>Instrument>Patient/Expérienceur)³⁴. Nous avons vu qu'Uhlenbeck avait su identifier l'importance du composant « passif » dans le système grammatical des langues sioux. Or nous comprenons désormais qu'il en avait méconnu l'exacte localisation. L'*hexis* n'est en rien une antéprédicativité et le sujet, loin de se définir par la passivité, se confond au contraire avec l'ensemble de ses pratiques incarnées, ainsi que le montrent le champ lexical des activités des verbes actifs et l'inclusion du composant transitif. Il ne faut pas localiser le composant « passif » dans un sujet réduit à son écorce charnelle, mais bien plutôt dans le vaste champ des verbes statifs ou neutres. C'est par là que la personne « étendue » – que la série des pronoms objectifs indexe – est en co-extension avec le monde.

CORPORÉITÉ ET SYSTÈME DES PERSONNES

Plusieurs traits grammaticaux s'expliquent dans cette perspective. La partition entre personne restreinte et personne étendue affecte d'abord le système des personnes. Si les pronoms subjectifs ont pour seule fonction de désigner une personne engagée dans une pratique ou une action relevant de l'*hexis*, indépendamment de toute intentionalité, alors on comprend que le rôle de *token-reflexive* de la *deixis* personnelle se voit dévolu aux pronoms objectifs et que, par conséquent, ces derniers servent de base dérivationnelle aux pronoms indépendants (*miyé*, moi ; *niyé*, toi ; *'iyé*, soi). D'autres indices l'attestent : ainsi le préfixe instrumental *na* en dakota qui signifie « par une force intérieure » ne peut s'employer qu'avec des pronoms objectifs (et donc avec des verbes statifs). De même, dans les constructions réflexives actives présentant une relation de co-référence entre le sujet et l'objet, le marqueur *ič'i* se voit associé avec un pronom objectif : *anič'iphe*, /a-ni-ič'i-phe/ [locatif-2P-refl-frapper] (tu te frappes), contrastant avec la construction transitive *amáyaphe* (tu me frappes),

laquelle comporte le pronom subjectif *ya* (tu), étant donné que *apha* est un verbe actif.

On conçoit aussi que la hiérarchie des personnes soit, quant à elle, faiblement marquée en dakota-lakhota. Dans la mesure où le pronom subjectif de la première personne ne constitue ni une marque d'égocentricité, ni le membre non marqué du dispositif interlocutoire, la deuxième personne n'est qu'une simple projection de *je*, et s'associe d'ailleurs aisément avec lui sous la forme d'un duel. L'existence des constructions à double patient, où l'ordre des personnes (mobilisant deux pronoms objectifs) se voit inversé par rapport à l'ordre canonique des préfixes dans les phrases transitives, confirme ce déficit de hiérarchisation. Ainsi *inimasteča* (D), *li-ni-ma-steča*/ signifie tout autant « j'ai honte de toi » que « tu me fais honte ». Quant à la troisième personne, elle est indiquée par un degré zéro et ne comporte aucune marque casuelle.

L'AGENT AFFECTÉ

L'attention portée par les spécialistes à la question de l'intransitivité clivée a fait perdre de vue que cette dernière a une contrepartie, à savoir le caractère annexe de la transitivité. C'est en fait l'idée même que le dakota-lakhota est un système agent-patient qu'il faut remettre en cause. Non seulement parce que, comme on l'a vu plus haut, la notion d'agent dans le cas des phrases actives ne caractérise pas adéquatement le sujet, mais parce que la notion de patient apparaît tout autant sans pertinence. En effet, le sujet, réduit à son *hexis*, ne se définit pas par l'action qu'il exerce sur un objet. La notion de changement d'état et le fait d'être causalement affecté qui servent habituellement à définir un patient sont applicables uniquement à une gamme restreinte de verbes actifs et ne permettent donc pas d'en rendre raison. À cela s'ajoute le fait crucial que, lorsque l'on est confronté à un objet inanimé, le verbe correspondant ne contient aucune marque morphologique le concernant. Ainsi, si, en reprenant un exemple donné dans Van Valin (1985, p. 366), l'on a :

- | | | | | |
|------|------------------------------|--------------|------------|----------------------------|
| (11) | <i>wičháša ki</i> | <i>mathó</i> | <i>óta</i> | <i>wq-wičhá-Ø-yqke</i> (L) |
| | homme le | ours | beaucoup | x-3Ppl-voir (wa-yake) |
| | L'homme a vu beaucoup d'ours | | | |

on ne peut avoir :

- | | | | | |
|------|--------------------|-------------|------------|--------------------------|
| (12) | <i>*wīcháša ki</i> | <i>ix'é</i> | <i>óta</i> | <i>wq-wīcháša-Ø-yqke</i> |
| | homme le | rocher | beaucoup | x-3Ppl-voir |

mais seulement :

- | | | | | |
|------|----------------------------------|-------------|------------|------------------|
| (13) | <i>wīcháša ki</i> | <i>ix'é</i> | <i>óta</i> | <i>wq-Ø-yqke</i> |
| | homme le | rocher | beaucoup | x-3sg-voir |
| | L'homme a vu beaucoup de rochers | | | |

C'est donc l'existence même de la transitivité qui se voit en quelque sorte niée. On peut alors se demander à juste titre comment il est possible de traiter de la mise en contact d'un sujet avec un objet si la transitivité est à ce point absente du système grammatical. La réponse réside dans le fait que le dakota-lakhota utilise un tout autre système pour inclure les objets dans la sphère d'activité. Il s'agit en l'occurrence des préfixes instrumentaux et locatifs qui permettent la transformation d'un verbe statif en verbe actif. Les préfixes locatifs (*'a* et *'o*) permettent ainsi d'exprimer la référence à un objet : ainsi en dakota, (*ma*)*b.lc'za* (j'ai l'esprit clair), *'a*(*wa'*)*b.leza* (je note, j'observe quelque chose). Le préfixe instrumental *ya-* (avec la bouche) ajouté au verbe statif *wášte* (bien, beau), permet de former un verbe actif *wayawášte* (je parle bien).

L'idée reçue selon laquelle le dakota-lakhota constituerait un système agent-patient n'est pas seulement mise à mal dans le cas du sujet des phrases actives. Elle l'est tout autant pour celui des verbes statifs, dans la mesure où on ne peut attribuer le rôle de patient à son sujet. Il nous est impossible, de ce point de vue, de retenir les analyses d'Uhlenbeck et de Sapir.

En faisant de ce sujet l'équivalent d'un absolutif et en insistant sur son inertie, Uhlenbeck n'a tenu compte que d'une partie des valeurs sémantiques qui le concernait. Il a ignoré qu'une partie importante du domaine de l'agentivité revenait en fait et en droit à ce sujet. Comment concilier alors cette valeur active avec la dimension passive repérée par ce dernier ? Notre solution consiste à faire du sujet du verbe statif un agent, mais un agent affecté. Lorsqu'il s'agit d'actions et non d'états de choses, l'agent est bien sûr orienté vers une fin ou dirigé vers un objet, mais l'important est que s'opère en lui un changement d'état physique ou psychique en raison de l'accomplissement même de l'activité. C'est ce changement d'état – le fait que l'agent est affecté – que met en relief le verbe statif³⁵. L'effacement de l'objet constaté dans le cas des verbes actifs s'avère être à l'œuvre ici aussi, car l'objet n'est pas ce sur quoi on se focalise (on a un agent affecté et non un objet affecté). Simultanément, le sujet n'est plus un patient et encore moins un objet, comme le voulait Sapir, même si en tant qu'être affecté, il en partage certaines propriétés.

COMPARAISON

L'ojibwa et le dakota-lakhota mobilisent des systèmes morphologiques et grammaticaux en apparence très différents et il n'est donc guère surprenant qu'aucune tentative de rapprochement n'ait été tentée dans une perspective génétique, classique en linguistique amérindienne. Mais c'est cette divergence même qu'il convient d'interroger, dans la perspective transformationnelle que nous souhaitons promouvoir, et ce, à partir de la polarité sujet-objet. L'ojibwa présente, pour ce qui est du sujet, un dispositif où domine la *deixis* pronominale.

C'est le primat de l'interlocution et, par conséquent, le statut unique de la deuxième personne qui explique cette domination et qui entraîne, par contre-coup, que le dispositif organisant les troisièmes personnes – la dualité proximal/obviatif – ne se conçoit qu'en référence à la relation d'interlocution. À cette dissolution dans la relation de co-présence répond du côté sioux une conception du sujet incarné et situé où prédomine, non la co-présence de la relation de parole, mais la présence à soi. Du côté de l'instance subjectale, il est donc possible d'esquisser un axe transformationnel opposant un être défini uniquement par le rapport à la parole que constitue l'inscription d'un être parlant dans le dispositif interlocutoire à un être qui se confond avec son *hexis* et qui est donc appréhendé en deçà de l'instance de parole (même s'il est aussi un être défini par la corporéisation du signifiant). Cette polarité de la parole et du corps se fait sur fond du refus d'une valeur médiane, l'égocentricité, qui ne constitue pas un point de départ nécessaire pour conceptualiser le système des personnes dans les langues amérindiennes. Du côté de l'objet, un axe transformationnel oppose une hypertransitivité à une quasi-disparition de la transitivité. La première, que l'on a défini comme un primat du co-contact, montre que l'ojibwa choisit de se focaliser exclusivement dans la chaîne transitive sur le contact avec l'objet. La seconde a pour contrepartie que le dakota-lakhota, d'une part, choisit de mobiliser l'objet par d'autres voies que la transitivité, d'autre part, privilégie la façon dont l'objet fait retour sur le sujet (d'où la figure de l'agent affecté). Loin d'être arbitraire, la relation entre la sémantique grammaticale de la polarité sujet-objet dans chacune des deux langues s'organise donc sous forme d'un chiasme : à la dissolution du sujet en ojibwa, que semble contrebalancer une survalorisation de l'objet, correspond en dakota-lakhota une survalorisation du sujet incarné dont le pendant du côté de l'objet est une sorte d'atrophie de la dimension transitive. Cette dialectique n'a rien de surprenant. Car le sujet incarné se définit par l'ensemble de postures pratiques localisées dans l'espace. Ce dernier n'est donc que le déploiement de l'espace corporel. L'objet n'est donc que la contrepartie des mouvements du corps propre, le but ou la fin d'une action.

CORRESPONDANCES

Dans un ouvrage récent déjà mentionné en introduction, l'un d'entre nous a proposé que deux grandes formes rituelles, apanages respectifs des populations algonquines de la forêt subarctique et des grandes tribus sioux des Plaines, entretenaient des rapports de transformation très nets (Désveaux 2001, chap. IV). La tente tremblante ojibwa et la danse dite « du soleil » lakota-dakhota, sur un fond commun de stricte circularité infrastructurelle, s'inversent l'une l'autre termes à termes : la tente tremblante met en scène un chamane qui s'enferme dans un petit édicule, de base circulaire, parfaitement clos. Cela se passe la nuit.

L'assistance s'assoit autour de l'édicule. Dans un premier temps, le chamane invoque ses esprits tutélaires animaux. Dans un second temps, qu'attestent les fameux tremblements, les esprits pénètrent dans l'édicule en réponse à l'appel. Grâce à leur truchement, le chamane sera alors censé pouvoir agir à distance : il s'agissait en l'occurrence d'obtenir des informations sur des familles dont les proches restaient sans nouvelles au terme de l'éparpillement hivernal. Ces parents inquiets sont donc, en général, à l'origine d'une séance. Chez les Sioux, la danse du soleil ³⁶ se déroule à l'initiative d'un seul homme. Celui-ci, à la suite d'un rêve ou d'une révélation de nature mystique, se décide à patronner une danse. S'engage alors un processus complexe dont les principaux points à retenir sont les suivants : on construit pour l'occasion une sorte de tonnelle de forme circulaire d'amples proportions, soit une structure non close dans laquelle les assistants du rituel prennent place. L'essentiel de l'action rituelle consiste, comme on le sait, en ce que quelques jeunes « braves », tous volontaires, dansent plusieurs heures durant, en plein soleil ; une lanière qui se termine par un dispositif de broches, leur transperçant la poitrine ou le dos, les relie au mât central qui soutient tout l'édifice cérémoniel. Le paroxysme de l'action rituelle intervient lorsqu'un danseur, au comble de l'épuisement, parvient cependant à se délivrer, par un ultime effort, des broches qui lient son corps au mât. La chair se déchire alors autour d'elles. Au long de la séance qui équivaut à une sorte d'auto-torture, le « brave » ne chante pas, mais use d'un sifflet. Un système d'oppositions formelles parfaitement agencé se dessine sous nos yeux : nuit *versus* jour ; rituel se tenant à l'instigation d'un groupe *versus* à celle d'un individu ; édicule circulaire clos *versus* structure imposante ouverte ; un seul officiant du rituel, le chamane algonquin, *versus* plusieurs, les « braves » qui se soumettent aux épreuves de l'épuisement et du déchirement de leur chair ; enfin, action rituelle s'inscrivant avant tout dans le registre de la parole – le chamane convoque verbalement les esprits tutélaires – et s'opposant ainsi à une autre action rituelle qui relève, pour l'essentiel, du geste, ce que souligne l'usage du sifflet qui renvoie à un en deçà ou plutôt à un au-delà du langage articulé.

Il ne convient pas de reprendre ici des analyses déjà développées ailleurs, mais de souligner ce qui nous frappe le plus aujourd'hui, à savoir la découverte que ces deux formes rituelles, tenues pour fondamentales pour chacune des aires culturelles concernées autant par les informateurs autochtones que par les anthropologues, semblent entrer en profonde résonance avec les déterminations sémantiques que nous venons de dégager au niveau des grammaires respectives de l'ojibwa et du dakota-lakhota. La tente tremblante est censée créer une situation de co-présence entre le chamane et ses esprits tutélaires. L'audience, installée autour et à l'extérieur, entend clairement le dialogue qui s'instaure entre eux, même s'il est conduit en général dans un idiome qui lui reste inintelligible ³⁷. Remarquons de surcroît que, selon la rationalisation indigène du rituel, sa vocation première est de répondre à un défaut de co-présence, puisqu'il s'agit

d'obtenir des nouvelles des absents, autrement dit d'entrer en contact avec ceux qui demeurent à distance. De même, on mesure à quel point la version sioux de la danse du soleil renvoie à cette dimension de l'*hexis* : c'est bien ce corps dans sa relation au monde, symbolisée par la lanière qui le lie au mât central de la tonnelle cérémonielle, qui est mis à l'épreuve. Il l'est de façon paradoxale³⁸, mais étrangement similaire à la logique de l'agent affecté que l'analyse grammaticale nous a révélée, dans la mesure où il s'impose à lui-même une rupture et un déchirement superficiels qui le singularisent et en font presque une citadelle ontologique, mais également lui confèrent une valeur co-extensive par rapport au monde. Le rituel est en effet gage d'accomplissement de la personne comme conscience, non pas dans un corps, mais plutôt autour d'un corps (Elaine Jahner, communication personnelle).

Lorsqu'un Ojibwa de Big Trout Lake, locuteur du dialecte severn, rencontre un de ses pairs, il l'interroge d'emblée ainsi : « quand es-tu arrivé ? » (*aan'ahpii kaatakoshinyan*) et la réponse est immédiatement suivie d'une nouvelle question « quand pars-tu ? » (*aan'ahpii kemaashaayan*). Difficile de mieux synthétiser le primat de la co-présence. On sait également que, aux yeux des Sioux, la mort idéale a lieu au loin, sur un champ de bataille, en dehors du territoire tribal, étant entendu que le corps sera laissé en pâture aux charognards (Powers 1993, p. 13). Difficile, là encore, de mieux synthétiser l'adéquation entre parole et *hexis*, puisque la mort, synonyme de silence, vaut dénégarion de la chair, vouée désormais à nourrir ceux qui ne parlent pas, quand bien même ils crieraient.

De telles résonances entre les systèmes rituels ojibwa et sioux et la sémantique grammaticale des langues correspondantes ne peuvent être le fruit du hasard. Elles conduisent à renouer avec l'hypothèse Sapir-Whorf dès lors que l'on se situe dans le contexte amérindien, que l'on ne se contente pas de la considérer à partir de sa vulgate et que l'on est parfaitement conscient de sa principale faiblesse, à savoir son incapacité à envisager des relations entre langues ou cultures distinctes et mitoyennes. La vulgate en effet rapporte directement des traits culturels d'une société à des caractéristiques grammaticales ou lexicales ponctuelles. Il est impossible du reste de réduire Whorf (1956, pp. 88-89) à celle-ci, ne serait-ce que parce qu'il considérerait que la tâche du linguiste était de découvrir les cryptotypes d'une langue, à savoir les *covert categories* qui organisent en profondeur le système grammatical d'une langue. Selon lui, ce sont ces dernières, et non les *overt categories* fournies par la description grammaticale, qui orientent notre expérience du monde³⁹. L'analyse que nous avons proposée s'inspire de cette leçon en mettant au jour des principes grammaticaux fondamentaux, que l'on peut alors mettre en résonance avec la lecture sémantique des faits sociaux. Le rapprochement des configurations sémantiques complexes appartenant au domaine de la langue et au domaine culturel au niveau le plus profond fait d'autant plus sens qu'il s'assortit de la mise au jour de rapports transformationnels parallèles entre langues, d'une part, cultures, d'autre part. À la clôture des visions du monde et au

repliement de chaque société sur elle-même, nous offrons la perspective d'un décloisonnement d'espaces qui apparaissaient auparavant comme très hermétiques.

HYPOTHÈSE TRANSFORMATIONNELLE ET TYPOLOGIE

Il convient de préciser en conclusion en quoi l'hypothèse transformationnelle que nous avons esquissée au travers d'une comparaison entre l'ojobwa et le lakota-dakhota peut relever d'une approche typologique renouvelée, comme on l'a indiqué plus haut à propos de la tentative sapirienne. La typologie n'a cessé, à notre sens, d'esquiver la question de la classification des langues. Elle mobilise un parti pris universaliste, la comparaison de structures linguistiques de langues situées sur des continents différents ayant pour objectif de dégager des types linguistiques généraux et des principes universaux (universels d'implications, hiérarchies fonctionnelles). Comme le souligne Jakobson (1971a, p. 524) en 1958, à la suite des premiers travaux de Greenberg (1957), « *the genetic method operates with kinship, the areal with affinity, and the typological with isomorphism. Contrary to kinship and affinity, isomorphism does not necessarily involve either the time or the space factor* ».

La typologie traditionnelle propose de plus des traits typologiques à l'appui des classifications sur une base génétique, car des langues apparentées présentent souvent des ressemblances structurales en raison de leur commune origine⁴⁰. Elle est donc confrontée au dilemme suivant : se situer hors du temps et de l'espace pour affirmer sa vocation comparative ou renoncer à cette dernière en contribuant de façon locale à l'identification de familles linguistiques⁴¹. En étudiant les similitudes et les différences linguistiques à l'échelle du continent américain et en promouvant la transformationnalité des langues amérindiennes contre l'isomorphisme des structures, l'approche que nous proposons permet de résoudre ce dilemme, sans pour autant tomber dans des généralisations vagues (comme le caractère prédominant de la polysynthèse, de l'incorporation ou du *head-marking* pour les langues amérindiennes). C'est donc une typologie d'un genre nouveau, de nature transformationnelle, que nous cherchons à élaborer dans la perspective de relancer les études sur la diversité des langues et leurs évolutions.

La comparaison entre l'ojobwa et le lakota-dakhota ne constitue qu'une première étape dans la mise en œuvre de l'hypothèse transformationnelle appliquée aux langues amérindiennes. Les prochaines pistes que nous nous proposons d'explorer concernent des familles de langues en contiguïté sur le plan géographique avec celles traitées ici. Il s'agit des langues de la famille salish et de la famille iroquoise. Dans le premier cas, on assiste à un brouillage des catégories verbales et nominales qui conduit à un nouvel examen du statut sémantique de l'intransitivité. Dans le second cas, on est confronté à une explosion de la flexion prono-

minale et à une prégnance de la catégorie du duel qui invitent à penser le rapport entre les deux premières personnes selon un autre registre que la dimension interlocutoire dans le système des personnes. *

* Manuscrit reçu en octobre 2005, accepté pour publication en juin 2006.

NOTES

Cet article résulte de séminaires que les deux auteurs tiennent en commun à l'EHESS depuis l'année universitaire 2003-2004. Nous tenons à remercier Regna Darnell, Aurore Monod Becquelin, Bernard Pottier, Valentina Vapnarsky pour leur lecture attentive de ce texte et leurs précieuses remarques.

1. On consultera sur ce point Stocking (1974) ; Campbell et Mithun (1979).

2. Le meilleur bilan du point de vue de la linguistique historique récente est celui de Campbell (1997). Ce dernier s'est livré à une nouvelle analyse approfondie et sans complaisance des cas douteux. Le résultat est fort cruel.

3. Pour une critique de Greenberg, on consultera Campbell (1988).

4. Meillet (1921, p. 94), commentant l'article « The Determination of linguistic relationship » de Kroeber, remarquait : « On n'est jamais en droit d'affirmer que deux langues ne sont pas parentes au moins de loin : une parenté se découvrirait peut-être si l'on avait des formes anciennes de ces mêmes langues ».

5. Sur le caractère novateur des travaux de Sapir et les relations complexes de ce dernier avec l'orientation théorique de Boas, on se reportera à Darnell (1990 ; 2001).

6. Voir en particulier Boas (1911) et le commentaire pénétrant de Jakobson (1971b) sur la notion de signification grammaticale chez Boas.

7. Selon l'approche distributionnelle de Bloomfield (1933), le langage se caractérise avant tout par une organisation et une distribution d'éléments formels, que l'on doit décrire et expliquer, en excluant toute considération de signification. Rappelons que l'orientation sémantique de Sapir (1921 ; 1949) et de Whorf (1956) a été très vite contestée par Harris (1951) et Chomsky (1965) qui ont plaidé (avec le succès que l'on connaît) pour une approche autonome de la syntaxe. Les deux tendances, formelle et sémantique, n'ont d'ailleurs cessé de coexister depuis lors, comme en témoigne aujourd'hui l'opposition radicale entre le minimalisme de Chomsky (*ibid.*) et la linguistique cognitive de Lakoff (1987) et Langacker (1987).

8. Dès les années 1930, Troubetzkoy (1939) et Jakobson (1984) utilisent la théorie de la marque, qui a fait ses preuves en phonologie, pour étudier la morphologie et la syntaxe. Ainsi, les recherches de Jakobson (*ibid.*) sur la signification des cas en russe ont eu pour objectif de formuler un système général d'oppositions casuelles.

9. On s'interrogera toutefois sur l'adéquation ou non entre ces « codes », qu'il faut comprendre comme des domaines de référence, et les domaines spécifiques chers à Hirschfeld (1994) et Sperber (1996).

10. Notamment à des groupes de Klein, susceptibles de se convertir en formule canonique des mythes (Lévi-Strauss 1985, p. 180 ; Désveaux 2001, pp. 36-50).

11. L'Amérique du Nord présente les conditions optimales pour cette démonstration car, à la différence des parties méridionales du continent, sa colonisation – pour dramatique qu'elle fût – n'a pas brouillé la géographie culturelle antérieure.

12. Mais, à l'autre extrémité de la chaîne des théories, cette même cohérence crée l'illusion qui est à l'origine de l'écologisme culturel. Si un environnement naturel donné constitue un agencement stabilisé des différentes lois naturelles qui s'y exercent, la culture qui le reflèterait intégralement présenterait nécessairement un indice de cohérence élevé.

13. C'est donc l'idée de traits communs, conçus comme hérités ou diffusés, que nous mettons en cause. Il va de soi que ces rapports de transformations n'ont rien à voir avec le concept de transforma-

tions grammaticales de Chomsky (1965). Ces dernières forment avec les règles syntagmatiques le composant syntaxique d'une grammaire générative et transformationnelle.

14. Il s'agit d'une édition posthume revue par J. O. Dorsey. La première grammaire de Riggs date de 1852.

15. Nous ferons d'ailleurs si nécessaire référence aux travaux consacrés aux autres langues des deux familles linguistiques considérées. Rappelons que c'est la famille algonquienne qui a permis à Bloomfield – dont la reconstruction du proto-algonquin est parue en 1925 (phonologie) et en 1946 (morphologie) – de s'élever contre le jugement sans appel de Meillet sur la possibilité d'utiliser la méthode comparative pour les langues amérindiennes.

16. Étant donnée la très grande diversité dialectale de l'ojibwa, nous nous en tiendrons au dialecte décrit dans l'ouvrage classique de Bloomfield (1957), l'ojibwa de l'Est, lequel a fait l'objet d'une enquête plus récente de Rhodes (1976). Nous utilisons pour l'essentiel le mode de découpage en morphèmes et la notation orthographique modernisée de ce dernier. Les données de la grammaire de Bloomfield sont dues à un informateur, Andrew Medler, originaire de l'île de Walpole, dans l'Ontario. Il semble cependant que son idiolecte soit plus proche de l'ottawa que de l'ojibwa de l'Est.

17. Voir Jolley (1983) pour une critique de cette position.

18. Exception faite des tentatives de rares auteurs, tel James Geary (1943), qui se sont risqués à avancer une explication « culturelle », rien n'a été proposé. Cette défaillance semble donner raison aux approches purement formelles qui cherchent à se débarrasser d'une approche sémantique du phénomène.

19. Frantz (1965). Voir aussi la discussion à propos du cree dans Wolfart (1978).

20. On consultera, par exemple, Tomlin et Rhodes (1979) pour l'ojibwa, Goddard (1990) pour le fox, Dahlstrom (1991) pour le cree.

21. Pour une discussion récente, voir Blain (1998).

22. Ce système d'oppositions a été établi par Kherlakian (1994).

23. La première position est défendue par exemple par Wolfart (1973), Goddard (1979), Dahlstrom (1991), Aissen (1997 ; 1999), Junker (2004) et la seconde est soutenue par Jolley (1983), Rhodes (1990 ; 1994).

24. D'où l'intérêt que ce système suscite aujourd'hui chez les tenants d'une approche dite « Optimality theory ».

25. Bloomfield (1957, p. 33) donne comme exemple l'intransitif animé *minikkwe* : (boire) utilisé obligatoirement avec un pseudo-objet : *neminikkwe :n* (je le bois).

26. Ce phénomène a aussi été bien mis en valeur pour le blackfoot par Pustet (1995).

27. Pour une analyse détaillée, voir Rhodes (1991).

28. Là où ce sera nécessaire, D désignera la variante dakota, L la variante lakota.

29. Rappelons qu'une langue ergative se caractérise par une partition entre la classe des verbes transitifs et celle des verbes intransitifs. Le pronom objet des verbes transitifs est le même que le pronom sujet des verbes intransitifs et constitue le cas dit « absolu », le pronom sujet des verbes transitifs portant le cas dit « ergatif ». L'ergativité totale est rare, un clivage s'opérant par exemple soit au niveau temporel (passé-présent/futur) ou aspectuel, soit au niveau du système des personnes (première-deuxième *versus* troisième personne), l'autre partie du système grammatical étant alors de type accusatif (le pronom sujet du verbe transitif a alors une forme identique à celle du pronom sujet du verbe intransitif).

30. Pour le lakota, Pustet (2002) a dépouillé le dictionnaire de Buechel et a dénombré 314 lexèmes.

31. Merlan (1985), Mithun (1991), Legendre et Rood (1992), Rood et Taylor (1996), Pustet (2002).

32. À la différence du terme *diathesis*, qui renvoie à une disposition passagère (par exemple liée à un problème de santé) et de *pathos*, affection ou détermination passagère, *hexis* désigne chez Aristote (2002) une manière d'être durable et stable, une aptitude à accomplir une action (*Catégories*, 8). En tant que disposition qui fait corps avec le sujet, l'*hexis* est une puissance à agir déterminée et, par conséquent, comme le souligne Morel (2003, p. 67), non une simple faculté, mais une disposition en acte.

33. Il ne s'agit pas de nier que le sens littéral peut devenir opaque et la motivation originale difficile à déterminer. Mithun (1991, p. 517) donne ainsi l'exemple de *hawágluxpu* (je suis cicatrisé) en lakota qui, selon cet auteur, aurait dû prendre un pronom objectif. L'explication est la suivante : le thème du verbe est formé de la racine nominale *ha* (peau), d'un préfixe de bénéficiaire *ki* et d'une racine verbale signifiant « ôter ». La signification littérale est donc « enlever sa propre peau ». On notera que cet exemple illustre parfaitement notre hypothèse.

34. Pour une discussion récente, dans le cadre de *Role and reference grammar*, de cette approche inspirée en particulier de Langacker (1987), voir Van Valin et Wilkins (1996).

35. À partir d'une étude du marqueur casuel *-koo* en hindi, Saksena (1980) a proposé de partager la classe des agents selon le critère affecté/non affecté. Son emploi du terme « agent affecté » est cependant différent du nôtre.

36. De nombreuses variations du rituel existaient dans les Plaines (Wissler 1915-1921). Pour une interprétation de ces variations en termes transformationnels, voir Désveaux (2000).

37. Les séances de la tente tremblante donnent lieu à des exercices de glossolalie, au cours desquels le chamane, contrefaisant sa voix, joue à la fois son rôle et celui de ses interlocuteurs animaux.

38. Sur les paradoxes du corps sioux, se reporter à DeMallie (1982 ; 1994) et également à Désveaux (1997).

39. Pour une relecture de Whorf selon cette perspective, voir Fornel (2002).

40. On notera que Croft (2004) dénie toute validité à cette approche, mais propose une solution (exclure tout trait typologique des tentatives de classification génétique) qui ne règle en rien le problème.

41. Voir, par exemple, Mithun (1990) qui insiste plutôt sur le second aspect. On ne s'étonnera pas que la typologie serve parallèlement à consolider les aires linguistiques, voir par exemple Dixon et Aikhenvald (2001).

BIBLIOGRAPHIE

AISSÉN Judith

- 1997 « On the syntax of obviation », *Language*, 68, pp. 43-80.
 1999 « Markedness and subject choice in optimality theory », *Natural Language and Linguistic Theory*, 17, pp. 673-711.

ARISTOTE

- 2002 *Catégories*, Éditions du Seuil, Paris.

BENVENISTE Émile

- 1966 *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris.

BLAIN Eleanor M.

- 1998 « The role of hierarchies and alignment in direct/inverse », in David H. Pentland (éd.), *Papers of the 29th Algonquian Conference*, University of Manitoba, Winnipeg, pp. 53-56.

BLOOMFIELD Leonard

- 1925 « On the sound-system of Central Algonquian », *Language*, 1 (4), pp. 130-156.
 1933 *Language*, Holt, New York.
 1946 « Algonquian », in Harry Hoijer et al. (éds), *Linguistic structures of Native America*, Viking Fund, Publications in Anthropology 6, New York, pp. 85-129.

- 1957 *Eastern Ojibwa*, University of Michigan Press, Ann Arbor.
 1962 *The Menomini language*, Yale University Press, New Haven.
- BOAS Franz
 1911 « Introduction », *Handbook of American Indian languages*, vol. I, pp. 5-83, Bureau of American Ethnology, Bulletin 40, US Government Printing Office, Washington.
- BOAS Franz et Ella DELORIA
 1941 *Dakota grammar*, Memoirs of the National Academy of Science 23, US Government Printing Office, Washington.
- BUECHEL Eugene
 1939 *A grammar of Lakota : the language of the Teton Sioux Indians*, John S. Swift, Saint Louis.
- CAMPBELL Lyle
 1988 « Review of *Language in the Americas*, by Joseph H. Greenberg », *Language*, 64, pp. 591-615.
 1997 *American Indian languages : the historical linguistics of Native America*, Oxford University Press, Oxford.
- CAMPBELL Lyle et Marianne MITHUN (éd.)
 1979 *The languages of Native America : historical and comparative assessment*, University of Texas Press, Austin.
- CHOMSKY Noam
 1965 *Aspects of the theory of syntax*, MIT Press, Cambridge, Mass.
- CROFT William
 2004 « Typological traits and genetic linguistics » [manuscrit].
- CUOQ Jean-André
 1866 *Études philologiques sur quelques langues sauvages de l'Amérique*, Dawson Brothers, Montréal.
- DAHLSTROM Amy
 1991 *Plains cree morphosyntax*, Garland, New York.
- DARNELL Regna
 1990 *Edward Sapir : linguist, anthropologist, humanist*, University of California Press, Berkeley/Los Angeles.
 2001 *Invisible genealogies : a history of americanist anthropology*, University of Nebraska Press, Lincoln/Londres.
- DEMALLIE Raymond J.
 1982 « Male and female in traditionnal Lakota culture », in Patricia C. Albers et Beatrice Medecine (éd.), *The Hidden Half : Studies of Plains Indians Women*, University Press of America, Washington DC, pp. 237-265.
 1994 « Kinship and biology in Sioux culture », in Raymond J. DeMallie et Alfonso Ortiz (éd.), *Northern American Indian anthropology : essays on society and culture*, University of Oklahoma Press, Norman, pp. 125-146.

DÉSVEAUX Emmanuel

- 1997 « Parenté, rituel, organisation sociale : le cas des Sioux », *Journal de la Société des Américanistes*, 83, pp. 111-140.
- 2000 « Guerre et mariage, confréries et clans : aperçu sociologique et rituel », in Michel de Bris (éd.), *Les Indiens des Plaines*, Hoëbeke, Paris pp. 111-127.
- 2001 *Quadratura americana, essai d'anthropologie lévi-straussienne*, Georg, Genève.

DIXON Robert M. W.

- 1997 *The rise and fall of languages*, Cambridge University Press, Cambridge.

DIXON Robert M. W. et Alexandra AIKHENVALD (éd.)

- 2001 *Areal diffusion and genetic inheritance : problems in comparative linguistics*, Oxford University Press, Oxford.

DU PONCEAU Peter E.

- 1838 *Mémoire sur le système grammatical des langues de quelques nations indiennes de l'Amérique du Nord*, Pihan de la Forest, Paris.

FORNEL Michel de

- 2002 « Le destin d'un argument. Le relativisme linguistique de Sapir-Whorf », in Michel de Fornel et Jean-Claude Passeron (éd.), *L'argumentation. Preuve et persuasion*, Éditions de l'EHESS, Paris, pp. 121-147.

FRANTZ Donald G.

- 1965 « Person indexing in blackfoot », *International Journal of American Linguistics*, 32, pp. 50-58.

GALLATIN Albert

- 1836 *A synopsis of the Indian tribes within the United States east of the Rocky Mountains, and in the British and Russian possessions in North America*, Archaeologia Americana, Transactions and collections of the American Antiquarian Society, 2, pp. 1-422, Cambridge.

GEARY James

- 1943 « The proto-Algonquian Form for « I-Thee » », *Language*, 19 (2), pp. 147-151.

GODDARD Ives

- 1979 *Delaware verbal morphology : a descriptive and comparative study*, Garland, New York.
- 1990 « Aspects of the topic structure of Fox narratives : proximate shifts and the use of overt and inflectional NPs », *International Journal of American Linguistics*, 56, pp. 317-340.

GODDARD Ives (éd.)

- 1996 *Handbook of North American Indians*. 17, *Languages*, Smithsonian Institution, Washington.

GREENBERG Joseph H.

- 1957 *Essays in linguistics*, University of Chicago Press, Chicago.
- 1987 *Language in the Americas*, Stanford University Press, Stanford.

HARRIS Zellig S.

- 1951 *Methods in Structural Linguistics*, University of Chicago Press, Chicago.

HIRSCHFELD Lawrence

- 1994 « The acquisition of social categories », in Lawrence Hirschfeld et Rochel Gelman (éd.), *Mapping the Mind : Domain specificity in cognition and culture*, Cambridge University Press, New York.

HOCKETT Charles

- 1966 « What Algonquian is really like », *International Journal of American Linguistics*, 32, pp. 59-73.

JAKOBSON Roman

- 1971a « Typological studies and their contribution to historical comparative linguistics », *Selected Writings*, 1, pp. 523-532, Mouton, Paris [1958].
1971b « Boas' view of grammatical meaning », *Selected Writings*, 2, pp. 489-496, Mouton, Paris [1958].
1984 *Russian and Slavic Grammar, Studies 1931-1981*, Mouton, Berlin.

JOHNSTON Basil

- 1976 *Ojibway heritage*, McClelland & Stewart, Toronto.

JOLLEY Catherine

- 1983 « Algonquian person hierarchy : Morphosyntactic or semantic ? », in William Cowan (éd.), *Actes du XIV^e Congrès des Algonquinistes*, Carleton University, Ottawa, pp. 281-291.

JUNKER Marie-Odile

- 2004 « Focus, obviation and word order in East Cree », *Lingua*, 114, pp. 345-365.

KHERLAKIAN Jean-Pierre

- 1994 « Le statut sémantique des signes "non symboliques" », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 89, pp. 29-58.

KROEBER Alfred. L.

- 1913 « The determination of linguistic relationship », *Anthropos*, 8, pp. 389-401.
1939 *Cultural and natural areas of Native North America*, University of California, Publications in Archeology and Ethnology, 38, pp. 1-242, Berkeley.

KROEBER Alfred L. et Roland DIXON

- 1903 « The native languages of California », *American Anthropologist*, 5, pp. 1-26.

LAKOFF George

- 1987 *Women, fire and dangerous things : what categories reveal about the Mind*, University of Chicago Press, Chicago.

LANGACKER Ronald

- 1987 *Foundations of cognitive grammar. I*, Stanford University Press, Stanford.

LEGENDRE Geraldine et David S. ROOD

- 1992 « On the interaction of grammar components in Lakhota : evidence from split intransitivity », *Proceedings of the XVIIIth annual meeting of the Berkeley Linguistics Society*, University of California, Berkeley, pp. 380-394.

LÉVI-STRAUSS Claude

- 1964 *Mythologiques. Le cru et le cuit*, Plon, Paris.
1968 *L'origine des manières de table*, Plon, Paris.
1985 *La potière jalouse*, Plon, Paris.

MEILLET Antoine

- 1921 « Le problème de la parenté des langues », in *Linguistique historique et linguistique générale*, Librairie Honoré Champion, Paris, pp. 76-101 [1914].

MERLAN Francesca

- 1985 « Split intransitivity : functional oppositions in intransitive inflection », in Johanna Nichols et Anthony C. Woodbury (éd.), *Grammar inside and outside the clause*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 324-362.

MITHUN Marianne

- 1990 « Typology in American Indian historical linguistics », in Philip Baldi (éd.), *Linguistic change and reconstruction methodology*, Walter de Gruyter, Berlin, pp. 33-55.
1991 « Active/agentive case marking and its motivations », *Language*, 67, pp. 510-546.

MOREL Pierre-Marie

- 2003 *Aristote*, Flammarion, Paris.

MORGAN Lewis Henry

- 1877 *Ancient Society*, Holt, New York.

NICHOLS Johanna

- 1992 *Linguistic diversity in space and time*, University of Chicago Press, Chicago.

POWELL John W.

- 1891 « Indian linguistic families of America North of Mexico », *Seventh annual report*, Bureau of American Ethnology, Government Printing Office, Washington DC, pp. 1-142.

POWERS William K.

- 1993 « Ghost songs, echoes from Wounded Knee », *Journal de la Société des Américanistes*, 79, pp. 9-19.

PUSTET Regina

- 1995 « Obviation and subjectivization : the same basic phenomenon ? A study of participant marking in Blackfoot », *Studies in Language*, 19, pp. 37-72.
2002 « Split intransitivity revisited : comparing lakota and osage », *International Journal of American Linguistics*, 68 (4), pp. 381-427.

RHODES Richard

- 1976 *The morphosyntax of the Central Ojibwa verb*, PhD, University of Michigan, Ann Arbor.
- 1990 « Obviation, inversion, and topic rank in Ojibwa », *Proceedings of the XVth annual meeting of the Berkeley Linguistics Society*, Berkeley Linguistics Society, Berkeley, pp. 101-115.
- 1991 « Ojibwa secondary objects », in Katarzyna Dziwirek *et al.* (éd.), *Grammatical relations : a cross-theoretical perspective*, CSLI Publications, Stanford, pp. 401-414.
- 1994 « Agency, inversion, and thematic alignment in Ojibwe », *Proceedings of the XXth annual meeting of the Berkeley Linguistics Society*, Berkeley Linguistics Society, Berkeley, pp. 431-446.

RIGGS Stephen R.

- 1893 « Dakota grammar, texts, and ethnography », in James Owen Dorsey (éd.), *Contributions to North American Ethnology*, 9, US Geographical and Geological Survey of the Rocky Mountain Region, Washington.

ROOD Richard et Allan TAYLOR

- 1996 « Sketch of Lakhotia, a Siouan language », in Ives Goddard (éd.), *Handbook of North American Indians*, vol. XVII, pp. 440-482, Smithsonian Institution, US Government Printing Office, Washington.

SAKSENA Anuradha

- 1980 « The affected agent », *Language*, 56, pp. 812-826.

SAPIR Edward

- 1917 « Review of "Het passieve Karakter van het Verbum transitivum of van het Verbum actionis in Taalen van Noord-Amerika", by C. C. Uhlenbeck (1916) », *International Journal of American Linguistics*, 1, pp. 82-86.
- 1921 *Language : an introduction to the study of speech*, Harcourt, Brace and World, New York.
- 1925 « The Hokan affinity of Subtiaba in Nicaragua », *American Anthropologist*, 27, pp. 402-435 et pp. 491-527.
- 1929 « Central and North American Indian language », *Encyclopædia Britannica* (14th edition), pp. 138-141, Londres/New York.
- 1949 *Selected writings of Edward Sapir in language, culture and personality*, édité par David G. Mandelbaum, University of California Press, Berkeley.

SPERBER Dan

- 1996 *La contagion des idées*, Odile Jacob, Paris.

STOCKING George W. Jr.

- 1974 « The Boas plan for the study of American Indian languages », in Dell Hymes (éd.), *Studies in the history of linguistics : traditions and paradigms*, Indiana University Press, Bloomington, pp. 454-484.

TOMLIN Russell et Richard RHODES

- 1979 « An introduction to information distribution in Ojibwa », in *Papers from the Meeting of the Chicago Linguistic Society*, 15, pp. 307-320.

TROUBETZKOY Nikolaj S.

- 1939 « Le rapport entre le déterminé, le déterminant et le défini », in *Mélanges de linguistique offerts à Charles Bally*, Georg, Genève.
- 1996 « Réflexions sur le problème indo-européen », in *L'Europe et l'humanité*, traduction, notes et présentation par Patrick Sériot, Mardaga, Liège [1936].

TRUMBULL James Hammond

- 1876 « Indian languages of America », *Johnson's New Universal Encyclopedia*, 2, pp. 1155-1161, New York.

UHLENBECK Christianus Cornelius

- 1916 « Het passieve Karakter van het Verbum transitivum of van het Verbum actionis in Taalen van Noord-Amerika », *Verslagen en Mededeelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam, Afdeling Letterkunde*, 5^e série, 2, pp. 187-216.

VAN VALIN Robert D. Jr.

- 1985 « Case marking and the structure of the Lakhota clause », in Johanna Nichols et Anthony C. Woodbury (éd.), *Grammar inside and outside the clause*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 363-413.

VAN VALIN Robert D. Jr. et David P. WILKINS

- 1996 « The case for "effector" : case roles, agents and agency revisited », in Masayoshi Shibatani et Sandra A. Thompson (éd.), *Grammatical constructions : their form and meaning*, Oxford, Oxford University Press, pp. 289-322.

VOEGELIN Carl F. et Florence M. VOEGELIN

- 1965 « Classification of American Indian languages », *Languages of the world, Native American*, fasc. 2, sec. 1 (6), *Anthropological Linguistics*, 7 (7), pp. 121-150.

WHORF Benjamin Lee

- 1956 *Language, thought, and reality : selected writings of Benjamin Lee Whorf*, édité par John B. Carroll, MIT, Cambridge, Mass.

WISSLER Clark (éd.)

- 1915-1921 *Sun Dance of the Plains Indians*, American Museum of Natural History Anthropological Papers 16, New York.

WOLFART Hans C.

- 1973 *Plains Cree : a grammatical study*, American Philosophical Society, Transactions of the American Philosophical Society, New Series, 63 (5), Philadelphie.
- 1978 « How many obviatives : sense and reference in a Cree verb paradigm », in Eung-Do Cook et Jonathan Kaye (éd.), *Linguistic studies of Native Canada*, University of British Columbia Press, Vancouver, pp. 255-272.

ZWICKY Arnold

- 1977 « Hierarchies of person », *Chicago Linguistic Society*, 13, pp. 714-733.